archyves.net

fhar

rapport contre la normalité

symptôme 3
éditions champ libre

adresse à ceux qui se croient « normaux »

Vous ne vous sentez pas oppresseurs. Vous baisez comme tout le monde, ça n'est pas votre faute s'il y a des malades ou des criminels. Vous n'y pouvez rien, dites-vous, si vous êtes tolérants. Votre société — car si vous baisez comme tout le monde, c'est bien la vôtre — nous a traité comme un fléau social pour l'Etat, l'objet de mépris pour les hommes véritables, sujet d'effroi pour les mères de famille. Les mêmes mots qui servent à nous désigner sont vos pires insultes.

Avez-vous jamais pensé à ce que nous ressentons, quand vous mettez à la suite ces mots : « salaud, ordure, tapette, pédé »? Quand vous dites à une fille : « sale gouine »? Vous protégez vos filles et vos fils de notre présence comme si nous étions des pestiférés.

Vous êtes individuellement responsable de l'ignoble mutilation que vous nous avez fait subir en nous reprochant notre désir.

Vous qui voulez la révolution, vous avez voulu nous imposer votre répression. Vous combattiez pour les noirs et vous traitiez les flics d'enculés, comme s'il n'existait pas de pire injure.

Vous, adorateurs du prolétariat, avez encouragé de toutes vos forces le maintien de l'image virile de l'ouvrier, vous avez dit que la révolution serait le fait d'un prolétariat mâle et bourru, à grosse voix, baraqué et roulant des épaules.

Savez-vous ce que c'est, pour un jeune ouvrier, que d'être homosexuel en cachette? Savez-vous, vous qui croyez à la

vertu formatrice de l'usine, ce que subit celui que ses copains d'atelier traitent de pédale?

Nous le savons, nous, parce que nous nous connaissons entre nous, parce que nous seuls, nous pouvons le savoir. Nous sommes avec les femmes le tapis moral sur lequel vous essuyez votre conscience.

Nous disons ici que nous en avons assez, que vous ne nous casserez plus la gueule, parce que nous nous défendrons, que nous pourchasserons votre racisme contre nous jusque dans le langage.

Nous disons plus : nous ne nous contenterons pas de nous défendre nous allons attaquer.

Nous ne sommes pas contre les « normaux », mais contre la société « normale ». Vous demandez : « Que pouvons-nous faire pour vous? » Vous ne pouvez rien faire pour nous tant que vous resterez chacun le représentant de la société normale, tant que vous vous refuserez à voir tous les désirs secrets que vous avez refoulés.

Vous ne pouvez rien pour nous tant que vous ne faites rien pour vous-mêmes.

avril 1971

1er étudiant : Et si je veux être amoureux de toi?
5e étudiant : A ta guise. Je te le permets et je te porte sur mes épaules au milieu des rochers.
1er étudiant : Et nous détruirons tout.
5e étudiant : Les foyers et les familles.

Federico Garcia Lorca.

introduction

Cette brochure réunit des textes écrits par des camarades du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (F.H.A.R.). Certains d'entre eux ont déjà été publiés dans le journal TOUT qui a été saisi et contre lequel une information pour « outrage aux bonnes mœurs » a été ouverte.
Certains de ces textes sont théoriques ou généraux; d'autres sont simplement des témoignages. Aucun d'entre eux ne peut représenter le F.H.A.R., certains peuvent être contradictoires, ils ne font que représenter l'état actuel de notre mouvement. Presque tous ont été écrits par des homosexuels hommes. Le F.H.A.R., qui veut unir lesbiennes et pédés, reflète cependant dans sa composition l'oppression des femmes contre laquelle il entend aussi lutter. Mais il est de fait que les hommes y sont actuellement en majorité.
De même nos rapports avec nos camarades ouvriers sont-ils encore trop peu nombreux, alors que ce sont eux qui subissent la répression la plus violente; leurs témoignages dans cette brochure auraient pourtant été capitaux.

LESBIENNES ET PEDES
ARRETONS DE RASER LES MURS.

---

notre vocabulaire

hétéro-flic : qui érige (!) son hétérosexualité en seule forme « normale » d'amour et en profite pour réprimer ceux ou celles qui ne l'imitent pas.

homo-flic : homosexuel qui singe le précédent, en croyant compenser l'infériorité réelle de sa situation dans la société par des attitudes super-viriles. Ce sont les homosexuels fascistes, grands défenseurs de l'armée, des associations masculines, d'autant plus misogynes qu'ils n'ignorent pas leur féminité secrète. Fréquents dans l'armée.

virilité fasciste : utilisation des caractères sexuels de l'homme pour imposer sa dictature sur la société. En ce sens, le fascisme ne peut qu'être viril; et la virilité, fasciste.

phallocratie : forme de domination de la société, sous prétexte que le phallus (votre bite) est supérieur au vagin — ou au clitoris. Tout pouvoir d'Etat est fondé sur cette « petite différence ».

phallocrate : celui qui croit que le fait de posséder une bite lui donne le droit d'opprimer.

folles : nos frères. Les homo-flics comme les hétéro-flics leur reprochent d'être efféminés, maniérés, de s'afficher. Objet de mépris pour beaucoup de gens, les folles ne sont acceptées que si elles amusent (notamment dans les milieux des arts et des lettres).

boîte et tasse : notre ghetto. Les boîtes de nuit spécialisées et les pissotières. Beaucoup d'entre nous y draguent.

tantes, pédés, pédales, fiottes, tatas, tapettes... : nos frères dans le langage des hétéro-flics.

pédéraste : pour nous, le copain qui aime les adolescents, les minets. Aucun équivalent pour les filles. Synonyme de pédophile (pour les hétéros).

gouines, lesbiennes, gousses... : nos sœurs.

en être, être comme ça : expressions par lesquelles nous désignons ceux ou celles qui sont susceptibles d'aimer une personne de leur sexe.

travelos : travestis, ceux qui s'habillent en homme ou en femme sans tenir compte de leur sexe supposé. Nos frères et nos sœurs.

bisexuel : qui aime à la fois avec son propre sexe et avec l'autre. Il y a des bisexuels à dominante homosexuelle et des bisexuels à dominante hétérosexuelle. Ceux-ci en particulier ne peuvent jamais se manifester totalement dans la société actuelle.

normal : souvent confondu avec naturel. Ne signifie rien de plus que coutume et convention. Il était « normal » d'être nazi dans l'Allemagne de Hitler.

naturel : tout ce que n'est pas l'homme mais qu'il croit être.

famille : première source de névrose et de maladies mentales. On dit : cellule familiale. Antichambre de la prison (souvent à perpétuité).

se faire mettre, pointer, baiser, sodomiser, prendre, enculer, sauter, empapaouter... : toujours le même acte, « pris » dans un sens avilissant. Souvent utilisés par les hétéros qui font preuve d'imagination dans leur vocabulaire pour nous signifier leur mépris.

p.p. : préfecture de police.

notre-dame du bon-secours : parfois utilisé par certains de nos frères pour désigner les flics.

jule : dans le langage de nos sœurs, celle qui, par son attitude cherche à imiter les hommes. Le Jule est à la lesbienne ce que la folle est à l'homosexuel masculin.

les origines du f.h.a.r.

Mai 1968

Deux camarades rédigent un texte-affiche signé : **Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire.** Huit exemplaires sont collés sur les murs de la Sorbonne. Le lendemain, six affiches ont disparu. Huit jours après, plus rien. Parallèlement, 1 000 tracts sont tirés et distribués à l'Odéon et dans les tasses de Paris.

28 juin 1969

Après le meurtre d'un jeune homosexuel par la police, première bagarre entre les flics et les homosexuels, ceux-ci étant soutenus par des membres du **Women's Liberation.** C'est la naissance en Amérique du **Gay Liberation Front** (G.L.F.).

Septembre 1970

A la suite du numéro de **Partisans** consacré à la libération des femmes, un groupe de lesbiennes qui veulent s'organiser en mouvement révolutionnaire contactent le **M.L.F.** en tant qu'homosexuelles.

18 février 1971

Un certain nombre d'homosexuels se joignent à ce groupe de femmes autonome.

5 mars 1971

Ce groupe mixte qui n'a pas encore de nom participe activement au sabotage du meeting Lejeune-Dienesch « LAISSEZ-LES VIVRE » contre l'avortement à la Mutualité.

10 mars 1971

Salle Pleyel. Intervention du **M.L.F.** et des camarades homosexuels des deux sexes, contre l'émission publique de Ménie Grégoire consacrée à **« l'homosexualité ce douloureux problème ».** L'estrade est envahie et les orateurs s'enfuient sous les cris : « à bas les hétéro-flics » et « les travelos avec nous ».

Dans l'action, le **Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire** trouve son nom.

A partir de ce moment, le Front s'organise et commence à agir :

Distribution de tracts dans les boîtes homosexuelles;

Réunions aux Beaux-Arts;

Des groupes de travail et de réflexion se constituent.

Avril 1971

Les camarades du **F.H.A.R.** qui participent à la rédaction du journal **TOUT** obtiennent quatre pages où ils peuvent s'exprimer librement dans le n° 12 consacré à « LA LIBRE DISPOSITION DE NOTRE CORPS ». Après une large diffusion, les pouvoirs dits publics s' « émeuvent » et le numéro est saisi (voir ci-dessous).

1er mai 1971

Pour la première fois en Europe, pédés et gouines participent au défilé sous la banderole du **F.H.A.R.,** entre le **M.L.F.** et les représentants des **C.A.L.,** faisant de la manifestation une fête. Des camarades tournent un film de ce défilé.

Mai 1971

Longue discussion qui se prolonge pendant plus d'une semaine à la fac de Vincennes (département philosophie).

Discussion également à Censier sur la sexualité, la famille, etc.

A la suite du numéro de **TOUT** et de la manifestation du 1er mai, le **F.H.A.R.** prend rapidement de l'ampleur et de l'importance; de nombreux problèmes se posent, dus à cette croissance trop rapide. Des comités de quartier sont créés; actuellement, une dizaine fonctionnent.

D'autres commissions travaillent, dont celle chargée de répondre au courrier très nombreux que nous recevons de province.
Dans différentes villes, des groupes du **F.H.A.R.** commencent à s'organiser; c'est notamment le cas à Marseille où les camarades ont participé à plusieurs actions.

21 juin 1971
Le **F.H.A.R.** participe à la « Fête des mères » organisée par le M.L.F. à la pelouse de Reuilly.
Le même soir, une importante délégation (une centaine de membres) se rend à Tours pour participer à la journée anti-censure et faire la fête. Le campus universitaire est couvert d'affiches et d'inscriptions qui resteront plusieurs jours. Trois arrestations.

27 juin 1971
Anniversaire de la fondation du **G.L.F.** Mini-manifestation au jardin des Tuileries (chants et vente de journaux) interrompue par l'arrivée massive des flics. Quatre interpellations.

Juillet 1971
Importante participation du **F.H.A.R.** à la dernière fête des Halles.

« Tout » et les « bonnes mœurs »

13 mai : question écrite du député Caldaguès (U.D.R.) à l'Assemblée nationale concernant la diffusion du n° 12 de TOUT au lycée Buffon.
Mi-mai : campagne du député-maire de Tours contre « l'apologie des déviations homosexuelles dans TOUT », au nom de la « morale naturelle », c'est-à-dire : « le respect dû aux parents, à la famille, à la propriété, aux rapports de commandement ».
Mi-mai : plainte du même maire de Tours contre Jean-Paul Sartre, directeur de TOUT.
Mi-mai : information ouverte contre J.-P. Sartre par le juge Sablayrolles pour le n° 8 de TOUT (diffamation envers la police) et pour le n° 12 (outrage aux bonnes mœurs).
Fin mai : arrestation de Jean-Yves alors qu'il vendait le n° 12 à Grenoble.
Fin mai : saisie aux N.M.P.P. et dans les kiosques (à Paris et en province) de 10 000 exemplaires.
Fin mai : saisie de 200 exemplaires du n° 12 au local par la brigade mondaine.
Fin mai : tentative d'incendie de nuit et arrestation des camarades présents au local.
Fin mai : saisie de 200 exemplaires à la librairie « La Commune ».
1er juin : interpellation de trois membres du **F.H.A.R.** qui collaient des pages de TOUT sur les murs de la mairie de Tours.

malades dans leur tête?

Au Moyen Age, on nous brûlait sur un bûcher, entre un juif et une sorcière au nom de la charité chrétienne et pour sauver nos âmes de l'enfer.
Aujourd'hui, c'en est fini de ces temps obscurantistes et barbares. Le peuple ne croit plus au diable et la science triomphe aux côtés de l'ordre républicain démocratique et humaniste. Le flic et le psychiatre ont remplacé l'inquisition et l'idéologie doit se faire passer pour scientifique et humanitaire. On a tout changé pour que rien ne change.
Au regard de la psychiatrie classique, nous étions simplement des dégénérés, au même titre que les idiots, les assassins et diverses sortes de fous. C'était un peu simpliste et la génétique ayant fait des progrès, il a fallu trouver autre chose. C'est alors qu'on a découvert la psychanalyse. Seulement, voilà, celle-ci, telle qu'elle se présentait à ses débuts (et aussi chez certains *analystes* freudiens valables), était subversive. Freud ne disait-il pas que l'homosexualité se fondait sur la bisexualité psychique, inhérente à tout homme et à toute femme? Et ne laissait-il pas entendre que l'hétérosexualité est une « issue précaire » tout comme l'homosexualité? Et s'entendre dire que tout individu a pu faire un choix d'objet homosexuel, à tel ou tel moment de son enfance, s'y tenir ou pas, y revenir ou non, bref que la « perversion » est la chose la mieux partagée du monde (beaucoup plus que la raison de Descartes), ça ne pouvait faire le jeu de cette société. Il fallait donc simplifier la psychanalyse jusqu'à l'absurde. Il fallait châtrer Freud, le rendre présentable à la « bonne société ».

Des psychiatres, moralistes camouflés, qui avaient une teinture de psychanalyse, s'y sont employés. Les premières victimes de cette idéologie répressive, ça a été, bien entendu, nous. On a usé et abusé de certaines ambiguïtés du langage freudien pour régler notre compte. D'abord, a-t-on souligné, nous souffririons d'un arrêt ou d'une régression de notre développement « sexuel » à un stade infantile.
Ensuite, nous avons peur des femmes, toute fille représentant notre mère, et comme c'est interdit de baiser sa mère... (même en fantasme), eh bien! on s'identifiera à elle, et les garçons, objet de notre désir, on les prendra sur le modèle de l'enfant qu'on croit avoir été et on les aimera comme notre maman nous a aimés. Ça, ça s'appelle amour narcissiste. Bien entendu, on se gardera bien de dire que l'hétéro, lui aussi est un Narcisse (car il est en quête de sa féminité, voire d'une certaine virilité chez la femme).
Comme tous les homosexuels ne confirment pas cette explication, alors, on en a trouvé une autre : certains d'entre nous, eux, ont « inversé » leur Œdipe. Ça n'est plus avec maman qu'il y a des problèmes; c'est avec papa. On veut qu'il nous donne un enfant, on déteste la maman, cette rivale, on se fera alors tout caressant, toute-femme, pour que notre père nous encule. Manque de pot! Ça marche pas! Comme on s'est « castré » (qu'on a dévalorisé notre pénis-phallus), on se tournera (et on se retournera) vers des mâles pour leur prendre le phallus qu'on a perdu : ça s'appelle récupérer l'*être* dans l'*avoir*.
Les lesbiennes, elles, c'est l'inverse. Elles ont volé le pénis-phallus du père et se l'ont introduit en elles. Au lieu de s'identifier à maman, elles ont pu ainsi s'identifier à papa. Bref, elles ont volé ce qu'elles ne devraient pas avoir! Mais elles, elles craignent d'être baisées par papa, ce qui rendrait évidemment maman pas très contente! Elles aussi évitent le conflit œdipien — surtout elles refusent de se bagarrer avec maman pour la possession du précieux pénis-phallus. Alors, on fait ce qu'on peut, on refoulera sa haine pour la mère, on l'idéalisera, on lui donnera le pénis qui lui fait défaut, en sa propre personne. Comme la lesbienne craint de sombrer dans sa fusion avec maman,

alors, elle se précipitera sur la première fille rencontrée pour lui faire des propositions. Maman n'en est pas contente? Tant mieux! Ça lui apprendra à prendre sa fille pour un pénis (car la maman — cette première « séductrice » — est la première à demander à la chère petite, dans son inconscient, bien sûr, de la compléter, d'être l'organe qui l'a déçue — trop gros peut-être? et le mari, trop brutal? —, ou qu'elle craint).

Au cas où tout ça vous paraîtrait relever de la démence tardive ou précoce, ou si vous n'êtes pas d'accord, c'est que vous souffrez d'une très profonde angoisse de castration (la peur d'être mutilé de votre précieux zizi, « comme maman »), et d'abord tous les homosexuels sont des « névrosés ». Et si vous faites partie du F.H.A.R., alors là, vous avez régressé vachement jusqu'au stade sadique-anal (comme les étudiants de Mai, c'est connu). Pervers incurable! Cas désespéré! Danger public! Là, la psychanalyse ne peut plus rien pour vous. Il faut appeler les flics. En langage technique, si vous êtes névrosé complètement, que vous ne pouvez pas passer à l'acte, que vous vous sentez coupable devant Pompidou, Marcellin, Pleven, Alain Peyrefitte et votre concierge, alors, là, le psychiatre-psychanalyste est heureux! Et pour peu que vous ayez le fric nécessaire, vous lui assurerez son gagne-pain. 10 000 balles, la séance! Et à trois par semaine, faites le compte! Joli, hein? Mais si vous, vous êtes heureux, alors lui, l'analyste, il ne l'est plus! Ah! que non! Pervers, va, sale pervers! (qu'il dit). Tu vas voir comment je vais te faire *névroser* [1]. C'est le seul moyen, en effet, pour soigner l'homosexuel! Condition essentielle à la bonne tenue du compte en banque du psychanalyste!

En tant qu'homosexuel, je ressens comme une insulte et une agression raciste les prétendues théories qui prétendent expliquer l'homosexualité, comme une infériorité psychique ou libidinale. J'accuse les psychanalystes de mensonge par omission, en dissimulant à leur public et à leur clientèle que tous les troubles psychiques ou sexuels (y compris dans le sens génital du terme) dont ils se complaisent à faire le tableau clinique dans le cas de l'homosexuel, se retrouvent plus ou moins chez l'hétéro. Et autres trucs savants! Sans parler des névroses d'angoisse! Des malaises de toute sorte! Et quand les psychanalystes osent nous débiter des stupidités dans le genre de « vous, homo., vous sentez coupables, parce que votre propre sadisme, inhérent à votre homosexualité, vous fait peur », et que les mêmes négligent tout ce que la société et sa Kulture (belle culture, en vérité!) nous a fait endurer, tout le système de conditionnement qu'elle nous a imposé dès l'enfance à travers l'éducation-mutilation familiale (le produit de cette merde : le fameux surmoi — ou conscience morale), on se demande vraiment s'ils ne se foutent pas des gens! Je ne souffre pas d'être homosexuel, espèces de sales putes! Idéologues de la bourgeoisie! Grands prêtres de la nouvelle Religion pour Kâpitalisme avancé! Ah merde non! (mais oui, sadico-anal, je suis!). Je souffre d'être victime, *objectivement*, du racisme sexuel et le remède véritable à la souffrance n'est pas dans vos thérapeutiques palliatifs dont je me fous [1], mais dans la destruction du racisme (donc de la fausse conscience morale collective — ou surmoi général —, avec tout ce que l'inconscient des gens a hérité des siècles de prohibitions psychosexuelles) et cette destruction, je sais qu'elle ne pourra se produire qu'avec l'éclatement de cette *civilisation*! Oui, je suis, tu es, nous sommes les nouveaux Barbares!

Messieurs les psychanalystes, vous êtes racistes à tous les niveaux — et de surcroît hypocrites, vous les humanistes scientistes! Evolutionnistes à la con, mécanistes qui prétendent ne pas l'être, philosophes pour Oraisons patenté(e)s et autres chrétiens de même eau! Vous ne l'êtes pas seulement dans vos théories, mais dans votre pratique. C'est bien l'un des vôtres qui observait que si l'on avait affaire à un homosexuel impuissant, il n'était pas nécessaire de procéder avec lui comme avec un hétéro. Car, voyez-vous, si « normal » on est, alors, l'analyste accepte le petit jeu des identifications qui met en cause client et

1. C'est fou comme « ça parle » alors le subconscient d'un psychanalyste!

1. Si l'*analyse* était honnêtement pratiquée, et donc menée à son terme, tous les patients se révolteraient contre la « civilisation ».

thérapeute, et puis c'est bien naturel de rendre un hétéro à sa vie sexuelle si « naturelle ». Mais si, par contre, vous êtes homo, alors tout change : restons-en à une analyse superficielle et à une aide intellectuelle. Sinon, ça peut être gênant, dit l'*analyste*, pour nous-mêmes! Et puis, rendez-vous compte, quand on libère un homosexuel de son inhibition ou de son impuissance, il va se livrer à des activités que la morale réprouve!

Voilà, la vérité toute nue, sortie de la bouche d'un psychanalyste, n'est-ce pas, docteur René R. Held? C'est dans un bouquin de vous publié dans la Petite Bibliothèque Payot que j'ai lu ça. Charognes, va, vous êtes bien tous les mêmes! La pitié de certains d'entre vous à notre égard n'est que l'expression de votre sadisme, on a bien raison de cracher dessus! Nous sommes des homosexuels heureux et fraternels au F.H.A.R., heureux de nous aimer entre nous, heureux de combattre et de nous exprimer librement quand on en a envie. Et plus heureux encore le jour où l'on vous flinguera, messieurs mes ex-confrères, docteurs en saloperies, psychiatres flics, psychanalystes racistes et autres chiens de garde édentés!

Un psychiatre homosexuel.

« Les hommes qui ont une tendance à l'homosexualité se sont généralement masturbés dès leur plus tendre enfance, seulement, au lieu de se frotter le pénis, ils s'introduisaient dans l'anus un objet quelconque. »

Dr. Albert Moll
(*L'inversion sexuelle,* 1891).

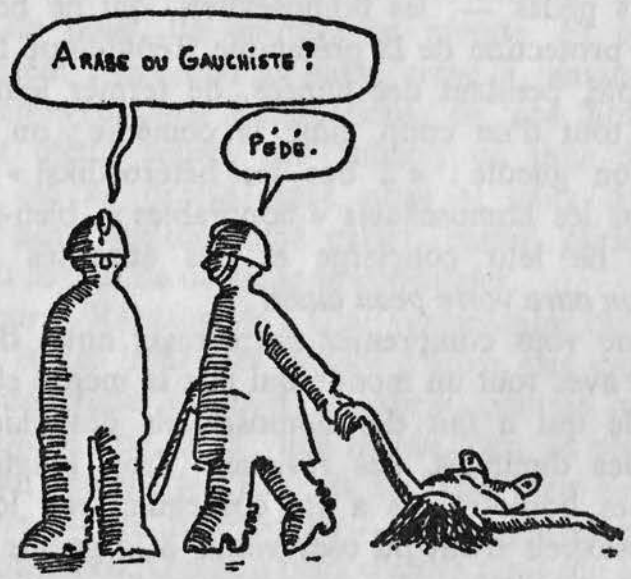
CODE PÉNAL
Ordonnance du 8 février 1945 (Art. 331)

Sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 60 à 15 000 francs quiconque aura commis un acte impudique ou contre-nature avec un individu de son sexe mineur de 21 ans.

L'article 330 (al. 2 N° 60-1245 du 25 nov. 1960) : « Lorsque l'outrage public à la pudeur consistera en un acte contre-nature avec un individu du même sexe, la peine sera un emprisonnement de six mois à trois ans et une amende de 10 à 15 000 francs. »

Deux mineurs entre eux — âgés de plus de 18 ans — peuvent aussi être poursuivis. Ils enfreignent la loi. Ce cas est assimilé, pratiquement, au délit de... coups et blessures réciproques!

D'autre part, depuis 1960 l'amendement Mirguet assimile l'homosexualité, au même titre que la tuberculose ou l'alcoolisme, à un fléau social. Le résultat en est que le casier judiciaire d'un homosexuel qui s'est fait « pincer » porte la mention : *« a commis un outrage public à la pudeur avec une personne de son sexe »*. Ce qui, bien que la peine ait été purgée, demeure pendant cinq ans (s'il n'y a pas récidive) comme une marque infamante.



de la révolte à la révolution

Dans un monde, fondé sur la répression sexuelle et sur cette immonde saloperie — le *Travail* —, tous les improductifs, tous ceux qui ne baisent pas — surtout dans la classe ouvrière —, en vue de multiplier le nombre des chômeurs, sur le marché du travail, tous ceux qui en ont marre de cette putain de civilisation judéo-crétine, bourgeoise et kâpitaliste, n'ont d'autre alternative que la résignation ou la révolte.

Enculés trop souvent sans plaisir, possédés par tous les bouts, croyant à cette foutaise insensée que la bourgeoisie allait les intégrer s'ils étaient bien sages, bien complaisants, sous le prétexte absurde qu'il y a des flics pédés, des curés pédés, des préfets pédés, des ministres pédés ou des industriels pédés —, les homosexuels, qui ne bénéficient d'aucune protection de la prétendue République française, ont accepté, pendant des années, de fermer leur gueule. Et puis, tout d'un coup, finie la comédie : on brûle le théâtre; on gueule : « à bas les hétéro-fliks! » Et l'on crache sur les homosexuels « honorables », bien-pensants. respectés de leur concierge et des autorités établies : *salauds, on aura votre peau aussi!*

Il faut que vous compreniez notre rage, notre désir d'en découdre avec tout un monde qui pue la merde et le sang, un monde qui a fait des homosexuels des chiens couchants, des diminués, des résignés. Trop longtemps, la révolte des homosexuels a été contenue; trop longtemps les homosexuels n'ont pu oser vomir à la gueule de cette société, de ses fliks, de ses patrons, de ses idéologues

qu'on appelle psychiatres, psycho-sociologues ou ethnologues, tout ce qu'ils pensaient d'eux! Ah! cette frousse qui empêche la haine de se manifester en gestes décisifs! Trop longtemps, le silence, l'obscurité des tasses, les bains de vapeur, les cinémas clandestins où un peu de plaisir se paie d'une angoisse-panique, sans cesse recommencée. N'y a-t-il pas un flik caché là dans l'ombre à me guetter? Celui dont ma main effleure la cuisse ne va-t-il pas me sauter à la gorge? Truands, indics et fliks organisent la chasse aux pédés. On tue un pédé, savez-vous, et tout le monde trouve que ce chien n'avait que ce qu'il méritait. Pensez donc : ça n'aime pas les femmes, ça n'appartient pas au grand monde, ça n'a pas de fric. Et par-dessus le marché, ça fait les tasses, et sous les fenêtres d'un immeuble qui abrite des familles nombreuses, des couples très orthodoxes : TRAVAIL — FAMILLE — PATRIE. Et allez la musique! Pétain, pas mort! De Gaulle non plus!

Pas un seul hétérosexuel, si « compréhensif » soit-il (avons-nous besoin de compréhension, je veux dire : de cette immonde compassion, qui est le propre des curés de Gôche — et il n'est pas nécessaire d'être prêtre et d'engloutir tous les matins son bon dieu en priant pour les petits enfants du « Biafra », pour mériter ce titre, ah non!), pas un seul hétérosexuel ne saura ce qu'a été notre enfer, durant tant et tant d'années : cette rage contenue, ce désir de mordre, cette envie impuissante, qui demeure là, au plus profond de nous, de détruire ce monde. Et qu'il n'en subsiste rien! Faire que le passé crève à jamais! A bas, les souvenirs de nos humiliations, de nos hontes... ce sentiment d'être séparé des autres : un mur de prison invisible qui se dresse entre nous et ceux des autres auxquels nous aurions aimé parler, parler, parler... Rien à faire. Et le mur ne cesse de se consolider.

Nos amours? Répétons-le : Une vespasienne qui pue, de la merde et des bouteilles pleines d'urine, des croûtons de pains poussiéreux, disposés là exprès, comme pour nous dire : voilà ce que tu es : une merde, rien de plus. Et les années qui foutent le camp, la solitude pour seule compagne, avec — en arrière-plan — l'insupportable idée : je n'aurais pas *vécu*. Quant à ceux d'entre nous qui répugnent à l'avilissement des tasses, pour aller dans les boîtes, les

rencontres faites un soir, le lendemain oubliées — si ce n'est pas toi qui laisses tomber, ce sera l'autre qui te dira : bonsoir! j'ai une vieille maman! une femme! des gosses... je ne suis pas *libre*. On connaît la chanson... l'éternelle comédie à quoi certains d'entre nous se laissent prendre —, parlons-en!

Voilà la réalité : le vécu de l'homosexuel. Rappelons-le : je ne m'intéresse pas ici à ceux qui possèdent appartement, avec belle vue sur le bois, à ceux qui caressent un minet, acheté à Saint-Germain ou rue du Colisée, sur un lit luxueux dans la chambre de leur hôtel particulier à Neuilly. Je parle des autres : ouvriers qui crèchent dans une taule humide à Saint-Ouen (ou ailleurs), petits employés de bureau, domestiques espagnols, tous voués — non à la merveille — mais à l'horreur des rues. Le chemin que l'on prend conduit toujours vers la même impasse, les actes que nous faisons portent en eux notre condamnation : le car des fliks attend le soir dissimulé quelque part. La Correctionnelle guette l'homosexuel *imprudent*. Et qui — sous prétexte « d'attentat » ou d' « outrage public à la pudeur » a été condamné à trois ou six mois de prison, fût-ce avec sursis, peut perdre sa place; en chercherait-il une autre, son casier judiciaire l'empêcherait d'être employé.

Il suffit de se reporter aux « lois françaises, sur l'homosexualité. Oserez-vous prétendre encore que les homosexuels français sont libres? Qu'on a plein d'indulgence pour eux, ma chère? Qu'on les aime bien au fond! Sous prétexte qu'il y a des bouffons pédés qui font leur folle dans les salons du Tout-Paris, qu'ils n'aient pas de problèmes? Mais la révolution dans tout ça? Je crois avoir assez montré que l'homosexuel, dans cette société, ne peut qu'être révolté *aujourd'hui;* qu'il ne peut que choisir une voie qui conduit à la libération de tous les hommes et de toutes les femmes, s'il veut réellement en finir avec la misère de sa vie quotidienne. Et j'affirme que pas un seul hétérosexuel ne sera libre, qui ne participe à notre lutte!

Malheureusement, jusqu'en mai 68, le camp de la révolution était celui de l'ordre moral, hérité de Staline. Tout y était gris, puritain, lamentable. Et quelle répression sexuelle sévissait sur tous! Mais soudain, ce coup de

tonnerre : l'explosion de Mai, la joie de vivre, de se battre! Briser l'organisation de notre survie! Détruire les symboles de notre oppression à tous : vivre sans entraves et jouir sans temps mort. Faire chanter les murs. Danser, rire, faire la fête! Les homosexuels — certains d'entre nous du moins — découvrent alors que quelque chose de nouveau était né : Une rupture au sein du Mouvement révolutionnaire. Comme nous l'avions tant rêvé, la jeunesse — étudiants, loulous, prolos accourus de leurs lointaines banlieues — avait compris enfin qu'une révolution, qui n'était pas un jeu, et où toutes les passions n'ont pas la possibilité de s'épanouir, ça n'est pas une révolution. Pas *ici,* dans cette chienne d'Europe. Alors, devant cette situation nouvelle, nous homosexuels révoltés — et certains d'entre nous étaient déjà politisés — nous avons découvert que notre homosexualité — dans la mesure où nous saurions l'affirmer envers et contre tout — nous amènerait à devenir d'authentiques révolutionnaires, parce que nous mettrons ainsi en question tout ce qui est interdit dans la civilisation euro-américaine.

Reste une longue route à parcourir encore. Mais désormais entre l'ordre établi, ses domestiques et nous, la guerre est ouverte. N'en doutez pas : nous souhaitons l'*anéantissement* de ce monde. Rien de moins. Et à cela, nous nous employons. Le règne de la nécessité prend fin. La liberté de tous, par tous, pour tous, s'annonce.

Un du F.H.A.R.

La sexualité offre une des possibilités de satisfaction et de bonheur les plus fortes et les plus élémentaires. Si ces possibilités étaient autorisées dans les limites fixées par les besoins d'un développement productif de la personnalité plutôt que par le besoin de la domination des masses, la seule réalisation de cette possibilité de bonheur fondamental conduirait nécessairement à une augmentation des revendications pour la satisfaction et le bonheur dans les autres domaines de l'existence humaine. L'aboutissement de cette revendication exige que l'on dispose des moyens matériels nécessaires à sa satisfaction et provoquerait à cause de cela l'explosion de l'ordre social régnant.

Erich Fromm
(In *Zeitschrift für Sozialforschung,* vol. III, 1934.)

vie quotidienne chez les pédés

La société hétéro-flicarde nous vire de nos boulots, nous cogne, nous fiche, nous fout en taule, dans le seul but avoué par leur mot d'ordre : « les homos, on va les soigner ».
A la tasse du coin — la tasse, c'est l'endroit où les hétéros vont seulement pour pisser... —, j'y vais de temps en temps, le soir, quand la solitude donne aux murs de ma piaule un aspect carceral. J'y croise des ombres impassibles, pas un mot, pas un sourire... attitudes furtives, visages tendus; peur du flic ou de l'hétéro-flic qui rôdent aussi à cette heure tardive.
J'étais l'autre soir sur le trottoir d'en face. Trois affreux jojos hétéros se pointent : « tu vas voir, on va se marrer...» Seul un type reste dans le compartiment central de la tasse. Les trois jules lui tombent dessus. Je fonce et hurle : « Salopes d'hétéros, si vous voulez cogner, la police recrute, vous pourriez jouir. » Ils me foncent dessus. Je me tire et les distance. Mon petit frère n'aura cette fois que les deux yeux pochés. Une autre nuit, cinq truands en faction devant la pissotière. Les solitaires, tête baissée, passent en se faisant insulter, un Arabe se pointe : mêmes insultes, il les traite de merdeux. Je gueule avec lui : « Sales petites ordures racistes, Arabes ou pédés, vous voulez nous coincer pour jouir de votre haine. » L'Arabe sort un couteau quand l'un nous fonce dessus. Ils se tirent.
Bois de Boulogne : car de flics tous les quarts d'heure, grosses paires de couilles en treillis bleu toutes les demi-heures, avec deux chiens d'un mètre cinquante en laisse,

motards à la recherche des sales tapettes. Flics planqués dans les taillis, qui attirent les pédés, qui opèrent aussi dans les tasses : pour le gibier, menottes, incarcération, assignation à résidence, procès.

témoignage 1

Moi aussi, je suis homosexuel et j'en crève, j'ai 19 ans et moralement je n'ai plus d'âge, je n'en peux plus. J'ai déjà tenté de me suicider, sauvé de justesse : je n'ai pas eu le courage de dire pourquoi, j'ai inventé un autre prétexte. Après cet échec, j'ai cru que le temps allait arranger les choses, il y a deux ans de cela, maintenant c'est pire : pédale, tantouze, tapette, j'en passe, tous les jours j'entends ces mots autour de moi, je me demande toujours pourquoi.
Je suis au lycée, en classe de terminale, autour de moi des révolutionnaires convaincus lisant *J'Accuse*, *Tout*, *La Cause du Peuple*. J'avais espéré que là j'aurais rencontré un peu de compréhension et bien non! toujours la même histoire : tapette, tante, etc. J'ai quelquefois l'impression que je vais me mettre à hurler dans les couloirs de cet immense lycée, ma tête éclate, je ne supporte plus rien.
La société dans laquelle je vis me dégoûte, qu'elle crève! puisqu'elle ne me reconnaît pas le droit d'exister.
Même dans ma famille, lors des repas, mon père raconte de bonnes histoires, des histoires de pédés, et tout le monde se tord de rire et moi comme un pauvre type, je suis obligé de rire, j'en crève, je n'en peux plus. Je commence à boire, j'achète de l'alcool car mes parents me donnent encore assez d'argent de poche, ça me tue. Que voulez-vous que je fasse, j'habite une petite ville où tout le monde surveille tout le monde. Les jeunes de mon âge sont les premiers à voir et à clouer au pilori les homosexuels. Tout s'écroule autour de moi. Moi qui aimerais tant communiquer avec autrui, je suis réduit au plus abject des silences. Cette lettre est la première confession de ma vie. Jamais je n'ai parlé de mon problème. Je suis tombé par hasard sur le numéro 13 de *Tout* et à ma grande surprise, j'ai vu que des homosexuels s'exprimaient (vous allez trouver ça con). Enfin j'ai eu l'impression que je n'étais plus seul, des gens comme moi parlaient. Cette

les pédés et la révolution

Il paraît qu'il n'y aurait pas de rapport possible entre l'homosexualité et la lutte révolutionnaire. C'est du moins ce que pensent beaucoup de gauchistes, qui n'hésitent pas à exclure les pédérastes et les lesbiennes de la révolution, avec la même virulence ou la même sournoiserie qu'ont employées les sociétés bourgeoises, capitalistes ou soi-disant socialistes, pour les exclure de leur ordre prétendu naturel.
Un certain nombre d'homosexuels, qui participent au projet révolutionnaire, ont écouté attentivement les objections émises contre eux par des ennemis déclarés de la bourgeoisie, qui devraient pourtant être leurs frères dans le même combat pour mettre fin à l'exploitation économique et à l'oppression culturelle.
L'un de ces homosexuels, au nom de beaucoup d'autres et sous le contrôle d'une critique collective, a décidé de réfuter les plus graves de ces objections et d'aller enfin au fond des choses, quitte à mettre à jour une contradiction grave au sein du mouvement révolutionnaire.

première objection

Il est juste et nécessaire que des camarades homosexuels proclament leur oppression et mènent un combat, mais ce combat ne pourra jamais concerner les masses, parce que l'homosexualité reste un problème marginal.

réponse

L'homosexualité n'est pas plus un problème qu'une maladie ou une perversion. Elle est un état. Ce qui n'empêche pas qu'elle provoque communément chez les bourgeois trois types de réactions liés : la dérision, la fureur, la honte.
Le combat pour l'homosexualité libre n'est pas une lutte marginale. Les homosexuels révolutionnaires refusent le terrorisme puritain de certains militants qui prend pour masque le prétexte de la nécessité des luttes de masse. C'est vrai qu'il n'existe en France qu'une faible minorité d'homosexuels avoués, et cela, parce que dans certaines marges de la bourgeoisie, en particulier chez les artistes et les intellectuels, l'homosexualité est tolérée ou même revendiquée et ne ternit pas la réputation sociale. Mais il existe aussi, et surtout parmi les masses, des centaines de milliers d'homosexuels refoulés et qui s'autocensurent sous le poids de l'idéologie morale bourgeoise. Le fait qu'ils ne sont pas encore reliés entre eux par une conscience collective n'est pas une raison suffisante pour prétendre que la notion de masse ne leur est pas applicable.
Enfin, depuis que la pensée freudienne, portée au-delà de Freud jusqu'à l'expulsion de l'impératif moral, a reconnu la pulsion homosexuelle, au même titre que l'autosexualité ou l'hétérosexualité, comme inhérente à tout individu dès sa naissance, le refus de situer l'homosexualité au niveau d'un phénomène de masse ne peut relever que d'un sentiment de honte et d'une pratique autorépressive inspirée par notre environnement culturel.
Il est évident que la mise à jour d'une telle situation ne peut se faire qu'au niveau où l'on peut critiquer cet environnement culturel dans lequel nous baignons depuis l'enfance. La révolution, à quelque échelon que ce soit, ne peut naître que de la rencontre du besoin de la conscience évoluée (ce qui ne veut pas dire élitaire) avec le besoin des classes exploitées : de leur rencontre et de leur interaction.

deuxième objection

La lutte pour la liberté homosexuelle n'atteint pas la bourgeoisie dans ses forces vives. Et même la lutte pour la

simple liberté sexuelle ne doit pas être placée au premier plan du combat révolutionnaire, car elle est déjà tolérée et même récupérée par la presse bourgeoise et la publicité, à tel point qu'en un certain sens, elle commence à faire partie de l'arsenal bourgeois.

réponse

Le visage que donne la néo-bourgeoisie libérale actuelle à la libération sexuelle passe d'abord par sa conception du profit : le corps humain y joue le rôle d'une image ou d'un objet et le désir y joue le rôle d'une incitation à la consommation et non à la jouissance. C'est toujours la possession érotique et la propriété du corps qui restent la loi et non la pénétration et le don par la médiation du sexe.

Cette soi-disant liberté sexuelle dissimule l'exploitation sexuelle par le biais du commerce et de la prostitution. Elle perpétue la honte du corps en le transformant en marchandise. La bourgeoisie a banni le mot « amour » de son langage politique et l'a remplacé par les mots « mariage », « famille », « éducation » et plus récemment « érotisme ». Bien sûr, la société capitaliste, après avoir condamné Gabrielle Russier, s'est empressée de la réhabiliter dans un concert de larmes. Mais elle ne l'aurait certainement pas fait, si en face de son jeune amant, Gabrielle Russier avait été un homme.

Jamais la bourgeoisie n'a toléré la libre disposition d'un corps en face de n'importe quel autre et en particulier chez les mineurs. Jamais elle n'a toléré le droit à n'importe quelle rencontre sexuelle, pourvu qu'elle soit généreuse et publique. Jamais elle n'a toléré le droit à la tendresse entre tous les corps, si ce n'est comme soupape de sûreté dans quelques lieux privilégiés et fermés.

Les épouvantails de la bourgeoisie sont la drogue (ou plutôt ce qu'elle a décidé d'appeler de ce nom), l'avortement, la masturbation, l'inceste, le détournement de mineurs, l'amour hors du couple, le droit du corps à la paresse ou au suicide, la perversion, la folie, et naturellement l'homosexualité, qu'une loi votée par l'Assemblée nationale le 18 juillet 1960 a introduite parmi les

fléaux sociaux : voilà ce que la culture bourgeoise redoute le plus.

Il est désespérant que des militants révolutionnaires continuent à être aliénés par le puritanisme bourgeois, au moment même où une partie de la bourgeoisie, parvenue à un point différent de maturation, abandonne ce puritanisme à cause d'une intelligence nouvelle du profit, au moment surtout où une grande masse de jeunes, plus ou moins politisés, commence à axer sa révolte sur la libre disposition du sexe. Dans cette question du puritanisme répressif à l'intérieur de la force révolutionnaire, l'attitude vis-à-vis de l'homosexualité est un test capital.

Pour ce qui en est de la hiérarchie des luttes révolutionnaires selon l'urgence, les homosexuels ne prétendent pas que le combat contre la sexualité et la culture bourgeoises doit être placé au premier plan. Ils pensent seulement que ce combat est inséparable de la lutte contre l'exploitation socio-économique. L'un sans l'autre reste lettre morte.

En Union soviétique en 1918, en même temps qu'était proclamé le droit à l'autodétermination sexuelle, économique et sociale des femmes, on décida de faire disparaître l'inceste, l'adultère et l'homosexualité du code pénal. Hélas, ils devaient y être réintroduits en 1934, sous prétexte qu'ils menaçaient l'ordre, la stabilité, la capacité de la nation à affronter la guerre et surtout en arguant que l'énergie retirée à l'effort socialiste par l'activité sexuelle était volée à la révolution et au prolétariat. L'homosexualité fut alors déclarée décadente, bourgeoise et fasciste. Cette pensée continue à être celle du Parti Communiste Français en 1971. Tout le problème est de savoir si certains gauchistes vont persister à adhérer à ce système de jugement devenu contre-révolutionnaire, en se fondant par exemple sur le fait que la libération sexuelle semble n'avoir aucune actualité dans la pensée du Président Mao et ne présenter aucune utilité auprès de 800 millions de Chinois au stade actuel de leur histoire.

troisième objection

Même chez un révolutionnaire, la vision du monde à travers l'homosexualité, et surtout la sodomie, est une

vision parcellaire. Aussi, la lutte pour la liberté homosexuelle n'a pas actuellement d'utilité tactique.

réponse

Aucun programme politique n'est entier et cohérent s'il passe sous silence l'instance du désir sexuel interdit et même du désir autocensuré. Certes, un homosexuel d'origine bourgeoise doit se demander si la nature de son désir le rapproche plus d'un ouvrier homosexuel que sa conscience de classe ne l'en éloigne. Mais il peut aussi s'indigner de ce qu'on lui interdise à cause de ses penchants de militer dans un groupe maoïste, de même qu'aux Etats-Unis, il n'aurait pas le droit de travailler dans un ministère ou au Pentagone.

La bourgeoisie doit être attaquée sur tous les fronts où elle fait ressentir son oppression. La lutte pour la liberté homosexuelle n'avait peut-être pas d'utilité publique tactique il y a cent ans et elle n'en aurait pas aujourd'hui au Pakistan. Mais dans les sociétés occidentales, elle participe d'une révolution culturelle qui est devenue indispensable. Qu'elle soit enfouie, latente ou avouée, l'homosexualité est présente partout où les hommes se retrouvent entre hommes. Elle est présente dans le sport, les écoles, les confréries, les prisons, la guerre, la compétition capitaliste, le culte des idoles du spectacle, le militantisme des camarades, les relations particulières à l'intérieur des familles et même dans la jalousie dès qu'une liaison dépasse le couple. Il n'est pas question de supprimer d'un coup de baguette toutes les pratiques de compensation du désir homosexuel. Cela provoquerait trop de déséquilibres et d'angoisses. Mais il serait bon qu'on commence à prendre conscience de quoi ces pratiques tiennent lieu.

La revendication homosexuelle met en cause le culte aberrant de la virilité à partir duquel la femme ne sert à un homme que pour s'imposer aux autres mâles. Elle met en cause ce que la bourgeoisie appelle stupidement la loi de nature, alors qu'elle nous fait prendre un statut culturel et une structure de comportement pour le destin biologique inévitable. Elle met en cause l'enfer du surpeuplement. Elle met en cause les institutions sacrosaintes de la famille et du patriarcat monogamique, défendues aussi bien

par les républiques bourgeoises que par les démocraties populaires ou les dictatures militaires. Elle met en cause toutes les conduites masculines d'autorité, de puissance, d'agressivité et d'hystérie qui naissent du refoulement homosexuel.

Par la sodomie enfin, elle met en cause un des plus solides tabous de la société bourgeoise, le tabou de la merde et du trou du cul. L'usage presque continu à titre d'injure des mots « merdeux » et « enculé » dans le langage populaire et la persécution verbale que cet usage représente à l'égard des homosexuels montrent bien qu'il s'agit là, non d'une vision parcellaire, mais d'une obsession fondamentale : celle de perdre sa virilité et de se salir. Car la virilité et la propreté sont les deux piliers de la psychologie bourgeoise.

Les enculés répondent qu'ils préfèrent vivre cette obsession anale que l'escamoter, qu'ils préfèrent être baisés dans le cul que dans la tête et que pour eux au moins, baiser n'est pas devenu synonyme de tromper, abuser, blesser, ni symbole de fourberie et de mauvaise foi. Si un révolutionnaire souhaite qu'on encule publiquement un ennemi de classe, un grand patron, un chef d'Etat capitaliste ou un dictateur fasciste, c'est que l'image de la sodomie est automatiquement associée chez lui à celle d'humiliation, de dérision, de vengeance.

Pratiquer avec amour l'acte tabou de la sodomie entre hommes vaut mieux que d'en rêver dans la haine. En outre, cela risque fort d'exorciser toutes les conduites masculines d'animosité et d'agressivité qui ne sont que la sublimation de cet acte. Il faut carrément demander au bourgeois : « Quelles sont tes relations avec ton trou du cul à part l'obligation de chier? Est-ce qu'il fait partie de ton corps, de ta parole, de tes sens au même titre que la bouche ou les oreilles? Et si tu as décidé que l'anus ne sert qu'à déféquer, pourquoi la bouche a-t-elle d'autres usages que manger? »

quatrième objection

Le refus organique de la femme par l'homme, outre que ce mépris correspond politiquement à un racisme, entraîne-

rait, s'il se généralisait, la fin de l'espèce. C'est pourquoi le prosélytisme homosexuel n'est pas révolutionnaire.

réponse

De même que c'est la femme qui est le mieux à même de constater le refoulement homosexuel des hommes, seul l'homme qui est pénétré peut imaginer charnellement ce qu'est une femme et rien ne peut le rapprocher davantage d'elle. Au contraire, en méprisant les pédés qu'ils ont investi du rôle mythique de l'homme qui se dégrade en femme (de l'homme qui se laisse salir par la merde comme la femme se laisse salir par le sang menstruel), c'est leur mépris de la femme que les bourgeois font éclater au grand jour. Ils ont fabriqué une image sociale du pédé qui cristallise la honte de la virilité perdue, tout en les préservant magiquement de cet affreux cauchemar.

La bourgeoisie hétérosexuelle phallocratique ne peut reprocher aux homosexuels d'avoir réduit la femme à l'intouchabilité, sans reconnaître qu'elle-même l'a odieusement réduite à ses fonctions génitales et domestiques. Rien ne prouve d'ailleurs qu'une révolution dans la condition sociale féminine et l'image imposée de la femme n'entraînerait pas une métamorphose ou une extension dans la cristallisation du désir homosexuel.

Quant à accuser l'homosexuel d'enraciner son désir dans le culte du phallus, c'est oublier un peu vite qu'il ne craint pas de perdre sa virilité sacrée, car il se sait à la fois homme et femme. Au contraire, il fusionne avec la virilité ou la féminité de l'autre, au point qu'il fait éclater les stéréotypes bourgeois de la virilité et de la féminité, au moment même où on pourrait croire qu'il les caricature.

A ce propos, les homosexuels révolutionnaires refusent d'admettre le partage étanche entre « actifs » et « passifs » qui est fait à l'intérieur de leur condition sexuelle par les psychosociologues bourgeois. Accepter ce partage serait singer l'hétérosexualité et reléguer l'homosexualité au niveau d'une imitation servile de l'érotisme officiel, lui-même calqué sur une hiérarchie rigide des rôles : d'un côté le mâle maître, de l'autre la femelle, esclave, idole ou poupée, mais toujours d'abord considérée comme un trou. Même

si nombre d'homosexuels n'ont pas atteint ce stade, il est évident que l'homosexualité dans son plein épanouissement assume à la fois l'état du pénétrant et celui du pénétré.

Ceci dit, il est frappant de constater où sont les peurs qui définissent le mieux la culture petite-bourgeoise. Si on abolissait les prisons, la propriété serait en danger. Si on prononçait la dissolution des armées, la patrie serait en danger. Si on autorisait le haschisch, le travail serait en danger. Enfin, si on cessait de réprimer l'homosexualité, la famille, et donc l'espèce, seraient en danger. Sans rire, la bourgeoisie croit-elle réellement que l'homosexualité une fois libérée, tout le monde deviendrait homosexuel? Ce serait confesser du même coup que les pulsions homosexuelles existent en chaque individu. Et cela, jamais la bourgeoisie ne l'avouera, à cause de son racisme hétérosexuel profond.

Les homosexuels révolutionnaires, eux, savent que l'homosexualité n'a pas son origine dans les structures socio-économiques du capitalisme bourgeois et que par conséquent, elle ne disparaîtra pas avec lui. Ils savent qu'elle n'est pas davantage une aliénation due à un caprice de la nature, et que du reste, ce n'est pas la nature, mais la société imposant une idée de nature, qui détermine l'objet du désir sexuel. Si l'homosexualité a pris dans nos sociétés des aspects condamnables (maniérisme, caste occulte, conscience malheureuse, pratique clandestine et papillonnante), c'est parce que la morale des classes possédantes a rendu le vécu homosexuel illicite et grotesque, en le réprimant.

Les homosexuels révolutionnaires ne sont pas disposés à faire du prosélytisme ou de l'évangélisme, comme les hétérosexuels d'en face le font, au niveau des Etats policiers, capitalistes ou prétendument socialistes, qui imposent une voie sexuelle au détriment d'une autre et qui maintiennent intacte la puissance innée d'un sexe sur l'autre, symbolisée par la perte du nom de la femme dans le mariage. Il faut comprendre que l'institution du mariage n'est pas naturelle, mais intégrée dans la société à la suite de la victoire historique de la propriété privée sur la propriété commune.

Si les homosexuels se bornent à revendiquer leur liberté,

cette demande seule ne sera pas révolutionnaire et on peut imaginer qu'elle entrera un jour dans le champ de la récupération bourgeoise et réformiste. Ce serait aussi absurde que de vouloir aller vivre dans une île homosexuelle libre, en abandonnant le combat contre l'exploitation économique et l'illégitimité des structures bourgeoises.
Aussi les homosexuels révolutionnaires sont-ils prêts à un effort autrement important : dresser, avec le concours de tous les autres révolutionnaires, un projet crédible de monde nouveau. Cela ne peut aller sans une abolition du couple et surtout de la famille, désignée par l'Etat comme unique cellule possible de la vie, toutes les autres étant définies commodément à l'avance comme irréalistes ou menant au chaos. On n'a pas assez pensé à quel point, lorsqu'elle accuse les homosexuels d'être improductifs et d'entraver la reproduction de l'espèce, la société capitaliste se fait de l'enfant la même image que de la plus-value : un trésor à protéger et sur quoi faire reposer son savoir et bâtir sa puissance. Evidemment, pour tous les défenseurs du vieux monde, le champ de la liberté ne s'étend pas au-delà du champ de leur étroite nécessité. Les homosexuels pour qui il en va de même ne peuvent se dire révolutionnaires.
En ce sens, puisque les homosexuels révolutionnaires savent d'évidence que la répression antihomosexuelle chez les hétérosexuels est d'abord une répression contre leur propre homosexualité, ils ne peuvent nier en retour qu'il existe en eux une hétérosexualité refoulée. Ici, il est indispensable de préciser une différence de poids. L'homosexualité est toujours réprimée au niveau d'une pression de la société bourgeoise, alors que l'hétérosexualité, elle, est seulement refoulée dans un vécu particulier.
Cette différence est politique. C'est à cause d'elle que, si une fraction parmi les homosexuels révolutionnaires est prête (dans un souci de déculpabilisation et non d'égalitarisme ou d'uniformisation) à s'ouvrir à la bisexualité, à la pansexualité même, et à rechercher de toutes ses forces l'élargissement sans contrainte de son désir, elle reste néanmoins solidaire des autres homosexuels qui refusent d'essayer de se donner à l'autre sexe aussi longtemps que l'homosexualité sera socialement réprimée.

Encore une fois, si ce refus a la nature même du désir pour fondement, il se double donc d'un acte politique. L'homosexualité reste pour le moment un commun dénominateur pour un ensemble d'individus opprimés : ni tribalisme, ni corporatisme, mais lieu où se circonscrire et se définir, de façon autonome, jusqu'à ce que la sortie du ghetto soit viable, et en ayant conscience que cette sortie du ghetto dépendra autant de la transformation possible du désir que du combat politique global des forces révolutionnaires : un combat politique qui ne doit pas être la poubelle du refoulement, ni une activité de compensation à un désir non satisfait.

Ce texte est paru dans le numéro du 23 avril 1971 du journal *TOUT*.
Trois mois après cette parution, l'analyse de ses effets, ainsi que la nécessité critique et autocritique, permettent et même exigent qu'on précise quelques points.
L'apparition de la revendication politique pour la libre disposition du corps et le droit à l'homosexualité ne s'est pas faite au cœur du prolétariat opprimé, mais chez des descendants de la classe opprimante. Ceci est un fait indéniable, même s'il gêne les uns ou les autres. Ce n'est pas que chez les fils de pauvres, on soit moins souvent pédé, dans sa profondeur, que chez les fils de riches. C'est plutôt que chez les premiers, on peut moins facilement que chez les seconds, d'abord se le permettre à soi-même, puis le manifester à l'autre, enfin le vivre publiquement sans crainte, et à plus forte raison en réclamer le droit pour tous, au point d'en faire, comme ici, le lieu d'un combat politique. Libre aux esprits dogmatiques d'en conclure que la lutte des « anormaux » sexuels est, en soi, une illusion de petits-bourgeois qui se prennent pour des révolutionnaires. Libre à eux d'objecter que la contradiction principale n'est pas entre normaux et anormaux, mais entre exploiteurs et exploités. Ils oublient seulement de dire que ce qui sépare les normaux des anormaux, c'est à l'origine une arbitraire décision idéologique des exploiteurs à laquelle obéissent encore, malgré eux et comme des automates, la plupart des exploités.

De leur côté, des lesbiennes ont estimé que cette analyse des rapports entre l'homosexualité et la révolution n'abordait à aucun moment les problèmes de l'homosexualité féminine. Elles y ont même entrevu, entre les lignes, la persistance d'un chauvinisme mâle. Il est exact qu'aucune femme homosexuelle n'a participé à l'élaboration de ce texte qui s'appuie essentiellement sur un vécu masculin, même si la femme s'y trouve souvent en cause. Au point où nous en sommes, l'articulation entre la spécificité révolutionnaire contenue dans le lesbianisme et la spécificité révolutionnaire contenue dans la pédérastie ne nous est pas encore apparue et il n'y a aucune honte à avouer que cette lacune peut nous entraîner à des insuffisances dialectiques. Les homosexuels et les homosexuelles qui veulent changer la vie éprouvent deux oppressions parallèles mais non identiques. Ils ne sont pas encore réunis, mais seulement alliés, complices, frères et sœurs. Il est trop tôt pour énoncer d'un seul jet les problèmes des uns et les problèmes des autres. L'ennemi est commun, mais pour le moment, à chacun sa parole et sa recherche.

Il faut ajouter enfin que ce texte ne reflète pas une pensée théorique à son point d'aboutissement, mais une recherche difficile qui ne fait que commencer. Chacun peut la continuer. Mieux encore : tous ceux qui s'y trouvent impliqués doivent la mener ensemble, en respectant la pluralité de l'émergence révolutionnaire, mais sans compromettre la perspective de la fusion des révoltes et du front unique de lutte contre la bourgeoisie.

une action sur la vie quotidienne

Il faut rappeler que, dès l'origine, nous nous sommes constitués en tant que Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire. Cela implique pour chacun d'entre nous de combattre l'ordre social existant, qui frappe les homosexuels sans qualité comme il frappe les femmes, les jeunes, les Arabes ou les Noirs. Sans compter la classe ouvrière. En ce sens, nous nous alignons bien sur une position de lutte des classes.

Mais cette lutte des classes qui est la forme actuelle d'une lutte de civilisation (morale bourgeoise, issue de l'éthique judéo-chrétienne — cette idéologie féodale — esthétique, superstructures juridique, étatique, policière, etc.), se développe non seulement au niveau de l'entreprise (du travail salarié ou prostitution par l'individu de sa force de travail, à un prix inférieur à sa valeur effective, en raison du surtravail et de la plus-value qui en résulte pour l'acheteur de ce précieux « capital humain »), mais aussi dans la vie dite privée — car privée de vie réelle — de chacun.

Nous posons donc la question de la misère réelle de la vie quotidienne de tous, de notre sexualité réduite et truquée, de toutes les sales arrière-pensées que tant d'entre nous conservent quand ils ont des rapports sexuels et affectifs avec l'autre. Pas une seule de nos paroles, pas un seul de nos gestes, pas une de nos attitudes n'échappent à cette règle qui veut que l'individu soit prisonnier d'un rôle (social ou sexuel), possédé par ce qu'il croit s'approprier, fasciné par « l'objet » de son désir comme l'on est fasciné par une **marchandise.** Tout le système de fantasmes que

nous aussi, homosexuels, cultivons — souvent à notre insu — participe de ce **Fétichisme.** Tant que nous n'aurons pas agi sur notre vie quotidienne, nous n'aurons donc rien fait de positif.
C'est la raison pour laquelle le F.H.A.R. existe. C'est aussi pourquoi de plus en plus nombreux sont ceux qui viennent à nous. C'est ce qui explique en quoi et pourquoi l'homosexualité consciente, lucide en face des pièges que nous tend la société spectaculaire-marchande, est aujourd'hui révolutionnaire.

Dans un de mes précédents livres, j'ai déjà observé l'étrange phénomène que constituent les tendances communistes affichées par les jeunes homosexuels et une sorte d'étrange parallèle entre le communisme et l'homosexualité (...) des jeunes gens. J'observais également, dans ce livre, le curieux phénomène de l'homosexualité prolétarienne ainsi que l'union des jeunes bourgeois et des jeunes prolétaires aussi bien sur le terrain du communisme que sur celui de l'homosexualité.

Malaparte
Lettre à la jeunesse d'Europe

où est passé mon chromosome?

J'ai appris tout récemment en lisant *Le Nouvel Observateur* qu'on avait découvert la cause de l'homosexualité : il paraîtrait que nous avons un chromosome en moins ou en plus, je ne sais plus, en moins probablement. Ne soyez pas méchants avec les homosexuels, ça n'est pas de leur faute. Après tout l'explication vaut bien celle qui courait jusqu'à présent dans les milieux de gauche : « Il ne faut pas réprimer l'homosexualité, sauf bien sûr dans le cas des rapports avec les mineurs (les mineurs vous disent merde, je l'ai été, vous savez) l'homosexualité disparaîtra d'elle-même quand les relations hétérosexuelles seront libérées. C'est la faute de l'environnement, c'est pas leur faute. »
Il est vrai que l'on ne choisit pas de devenir homosexuel en tout cas je n'ai pas l'impression d'avoir choisi. Un beau jour au lycée, les petits camarades m'ont traité de pédale — je ne savais pas ce que ça voulait dire, mais j'en étais vaguement fier parce que j'avais l'impression qu'ils m'enviaient. C'est à force que ma mère me coince dans les portes pour me demander : « Mais tu n'es pas pédéraste au moins? » que j'en suis devenu honteux.
On n'est pas des produits, et ceux qui croient nous aider en disant : « Ils ne l'ont pas voulu », ne font que nous enfoncer. On s'en fout de ce qui nous a fait tels : on n'est pas des résultats mais des gens.
On se voit d'abord par les autres. Cette impression-là je l'ai ressentie de nouveau ces derniers temps, après qu'on aît fait un certain nombre de réunions du F.H.A.R. Je vis dans ce qu'il est convenu d'appeler une commune, et je suis

tout le temps avec des copains militants. Les gens de la commune comme les militants trouvent que ces derniers temps « je m'affiche ». Il y aurait un peu d'exhibitionnisme là-dessous que ça ne nous étonnerait pas. Et quand j'embrasse un autre garçon devant des copains j'ai toujours l'impression qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas être gênés — ce qui ne fait qu'accentuer la gêne.

On ne choisit pas d'être homosexuel, on se retrouve avec une étiquette collée dans le dos avec des gens qui rigolent à certaines de vos intonations. On ne choisit pas de devenir homosexuel mais on choisit de le rester, et ça se passe très tôt. Un certain sentiment de traîtrise, de cacher quelque chose à ses parents et un peu à tout le monde qui est à la fois repoussant et délicieux : quand deux garçons se retrouvent devant les autres, ils partagent une complicité plus forte que toutes celles qui peuvent lier entre eux les « normaux ». Mais il y a dans ce plaisir de complicité secrète à la fois quelque chose de radical (l'impression d'échapper par un côté à tout ce qui permet aux gens de vous juger) et en même temps une espèce de plaisir masochiste dont je me suis lassé. Et puis j'ai découvert aussi que ça ne servait à rien d'avancer masqué, qu'on avait beau faire comme si ça n'était pas, ça se savait toujours, comme on dit; qu'on devient à ce petit jeu-là quelqu'un sur qui s'appesantit au mieux la protection des « normaux » aux idées avancées, comme une sorte d'irresponsable partiel dont on accepte avec un sourire plus ou moins contraint les extravagances.

Une des choses qui m'a le plus exaspéré, c'est que quand les garçons savent que vous êtes homosexuel, ils s'imaginent tout le temps qu'on veut coucher avec eux — comme si un homosexuel n'avait pas le droit de choisir ou comme si n'importe quelle bite était encore assez bonne pour eux. Ce coup-là, on nous l'a fait encore dernièrement : on est allé distribuer des tracts du F.H.A.R. à la porte d'une boîte où vont danser le samedi soir les jeunes prolos; et ça n'a pas manqué : « J'ai une belle bite, hein, c'est ça que tu veux? »

On voit bien pourquoi les garçons « normaux » ne disent pas « homosexuel », mais « tante » ou « pédale ». Qui se

fait enculer ne peut évidemment enculer lui-même, est forcément au féminin.

Il y a une autre légende qui a la vie dure : les homosexuels ne supportent pas les femmes. C'est vrai que nous avons souvent fini par mettre dans notre tête ce qu'on racontait sur nous; j'ai eu pendant longtemps des rapports truqués avec les femmes, soit qu'elles m'aient pris pour un mâle particulièrement difficile, soit qu'elles aient voulu me « guérir », soit enfin tout simplement que j'ai reproduit avec elles les rapports d'oppression sous la forme d'imitation des autres mâles, pour faire aussi viril que le voisin. Ce qui est arrivé récemment a pas mal changé les rapports entre nous : essentiellement parce que l'on a découvert que là où les femmes luttaient contre l'oppression par les hommes, elles nous ouvraient le chemin. Il y a quelque chose d'un peu paradoxal mais que j'ai pu vérifier dans le fait qu'à la fois nous désirons des hommes et nous méprisons la virilité. Elle nous paraît toujours sonner faux parce que nous savons ce qu'elle recouvre de lâcheté à l'égard de ses propres désirs. Tous les homosexuels ont fait l'expérience : combien de mecs super-virils en apparence se laissent faire avec le plaisir secret d'être enfin transformés en objet de désir. C'est là où nous les inquiétons, c'est que nous mettons au clair leur désir d'être enfin objets, possédés même s'ils nous baisent.

Les « normaux » — ou plus exactement la société normale — ont appliqué l'image de la femme aux homosexuels. Cette image qu'ils avaient forgée pour mieux opprimer les femmes ils nous l'ont aussi imposée : l'hypersensibilité, la jalousie, futilité, etc. Mais au contraire des femmes, notre faiblesse fait aussi notre force. Parce que nous sommes aussi des hommes — ou tout au moins nous devrions l'être. Nous sommes fiers de notre trahison. J'ai eu un copain qui faisait très « pédale », et j'ai passé des années à lui donner des coups de pied sous la table pour qu'il arrête de faire « la folle ». Et pourtant je me croyais moi-même déjà assez libéré, mais je pensais qu'il fallait pour qu'il se fasse accepter par les révolutionnaires que les homosexuels rejettent l'image féminine que leur a accolée la société « normale ». Ce que j'ai découvert depuis c'est

que ce mépris des « filles » était d'abord un moyen de nous diviser, de trier entre les bons et les mauvais homosexuels; et j'ai découvert aussi que c'est en rendant la honte plus honteuse qu'on progresse.
Nous revendiquons notre « féminité », celle-là même que les femmes rejettent, en même temps que nous déclarons que ces rôles n'ont aucun sens. Entre nous, dans les réunions essayons d'abolir les rapports d'exclusivité et de jalousie mesquines, de ragots, qui ont été imposés aux homosexuels : nous essayons d'être entre nous aussi francs et directs que possible et nous le sommes probablement infiniment plus que n'importe quel groupe de « normaux » entre eux.
Quand nous sommes allés distribuer des tracts dans les boîtes d'homosexuels, nous nous sommes heurtés d'abord à notre propre peur; on avait tous une trouille bleue devant la porte, avec notre paquet de tracts. Beaucoup plus peur sans doute que pour une action militante habituelle, même beaucoup plus violente.
Mais quand on commence à découvrir qu'on est une communauté, même ces types que je haïssais, ces employés de bureau piliers de boîtes pour tantes, il me paraissait infiniment important qu'ils soient avec moi.

Vis-à-vis de l'extérieur, nous revendiquons notre féminité parce que nous savons qu'on nous l'interdit et qu'elle scandalise. Rien de plus réjouissant que la tête affolée d'un copain qui me voit lâcher des expressions ou des gestes qui sont pour lui ceux d'une tapette.
Pourquoi cette inquiétude? Parce que le règne des mâles est fondé sur l'idée que quand on a certaines caractéristiques corporelles (la bite) on est plus fort, plus intelligent, etc. Nous, qui sommes physiquement des hommes (encore que certains croient toujours à la malformation cachée) sommes socialement et psychologiquement des femmes : nous remettons par là en cause la base même du règne mâle. Ce qui fait le caractère radical de notre situation c'est que nous avons déjà dans les faits dépassé les rôles sociaux de l'homme et de la femme et puis — ceci pour les « normaux » qui me lisent — celui qui fait la folle n'est pas toujours celui qui se fait baiser.

Nous sommes plus riches de création d'invention et de liberté que les « normaux » pourront jamais l'être.

C'est pourquoi nous disons que nous sommes fiers d'être homosexuels : bien sûr, il y a toujours des super-révolutionnaires donneurs de leçon pour vous expliquer qu'on ne doit pas privilégier plus l'homosexualité que l'hétérosexualité, qu'il ne faut pas faire de racisme à l'envers, que l'avenir est à la bisexualité même à la pan-sexualité — le fait de pouvoir exprimer tous les désirs sexuels imaginables. Peut-être que ça sera vrai un jour. C'est sans doute notre but, encore que je ne sois pas sûr que le désir soit au fond indifférencié. En attendant ceux qui parlent ainsi ne m'offrent qu'un chemin : coucher avec des filles pour manifester ma libération complète. Or il se trouve :
1) que les filles, justement, ces temps-ci, en ont marre d'être des objets qu'on baise. Ce que nous ont dit les copines du F.H.A.R., c'est que pour elles, la bisexualité ça serait se soumettre à nouveau aux hommes, qui ont toujours considéré l'homosexualité féminine comme un complément, un spectacle et une agréable préparation à leur propre plaisir dans le coït;
2) que quant à moi j'aurais plutôt l'impression de revenir en arrière que de me libérer plus.
Le mouvement lycéen par exemple, qui porte tellement d'espoir par ailleurs, que chacun présente comme le plus libéré possible, en est encore à reproduire des bandes dessinées de type situationniste sur le thème « vive l'orgasme » où comme par hasard un mec baise une belle nana — sur le dos bien entendu — (Je crois que c'est dans *Crève-salope*).
Alors d'accord, pour la liberté sexuelle tant que vous voulez, mais on commence par dire ce qu'on a sur la patate. C'est comme ça que nous sommes les plus inquiétants, en disant, comme une américaine, Martha Shelley : « Nous serons normaux quand vous serez tous homosexuels. » Nous n'accepterons de nous remettre en cause que quand nous aurons éveillé l'homosexuel endormi en chacun de vous.

Un du F.H.A.R.

nous ne sommes rien, soyons tout

Cette manif du 1er mai, elle a été un début de fête pour nous, les « fléaux sociaux ». Dans ce cortège classique, il y avait une zone libérée : celle du M.L.F. et du F.H.A.R. et là, au lieu de défiler « dans l'ordre et la dignité », comme ces boy-scouts pour qui célébrer la Commune qui est la fête traditionnelle du prolétariat révolutionnaire doit être aussi solennel qu'ennuyeux; on dansait, on s'embrassait, on se caressait, on chantait : *Les pédés sont dans la rue! Vive la révolution totale!* et les chansons du M.L.F. à l'adresse de ceux qui nous regardaient passer avec sympathie ou avec horreur. Nous nous adressions aussi aux gauchistes : *Les lycéens sont mignons! Nous sommes tous des obsédés sexuels! Vive l'amour! Bureaucrates, faites-vous enculer, c'est un plaisir fou!* Nous avons hurlé notre refus total du vieux monde : *A bas la famille!* et, en passant devant une colonne de gardes mobiles, l'arme à l'épaule et le visage suintant de haine, protégée par une chaîne du service d'ordre gauchiste, nous avons chanté : *C.R.S., desserrez les fesses!* et *Gauchistes, vous aussi!*

Notre comportement joyeux a fortement déplu, bien sûr, aux gauchistes respectables. Visiblement, ils se sentaient visés par notre grande banderole : « A BAS LA DICTATURE DES « NORMAUX »! et par notre détermination trop voyante à leurs yeux de ne plus nous laisser étouffer, censurer, normaliser. Notre seule présence dans ce défilé et le fait que nous prenions ouvertement la parole semblaient remettre en question le scénario des différents gauchismes : servir le peuple et fermer sa gueule, surtout

taire sa propre souffrance, son propre désir. Finis, pour nous, la mauvaise conscience, la culpabilité et le masochisme politiques... Maintenant, nous passons à l'offensive.

C'est dans le contexte de cette offensive des « anormaux » que le numéro 12 de « Tout » a éclaté comme une bombe dans les têtes pleines de politique. Enfin, le silence a été rompu sur le sujet brûlant, trop brûlant du corps, du plaisir et de la « normalité ». La plupart des gauchistes ont tenté et continueront de tenter d'ignorer l'existence de ce problème qu'ils balayeront sous le tapis avec quelques sarcasmes du genre : « La lutte des homosexuels, c'est idiot. Pourquoi pas la lutte des culs-de-jatte ou des bossus? » Toujours cette idée de déformation, de défaut par rapport à la norme obligatoire.

Le dégoût et la peur des « gens normaux » à l'égard des « fous », on connaît. Il y a des siècles que l'idéologie patriarcale, manichéiste et autoritaire, sert à enfermer dans les prisons, les asiles, les ghettos, tous ceux et celles dont le mode de vie constitue une critique en acte de l'esclavage, une transgression permanente des normes sociales. Cela, nous ne le supporterons plus.

Pour nous, la lutte des classes passe aussi par le corps. C'est-à-dire que notre refus de subir la dictature de la bourgeoisie est en train de libérer le corps de cette prison où deux mille ans de répression sexuelle, de travail aliéné et d'oppression économique l'ont systématiquement enfermé. Il n'est donc pas question de séparer notre lutte sexuelle et notre combat quotidien pour la réalisation de nos désirs, de notre lutte anti-capitaliste, de notre lutte pour une société sans classes, sans maître ni esclave. Les idéologies et les bureaucraties (staliniennes ou gauchistes) on s'en fout. Nous voulons *tout,* tout de suite. Quant à ceux qui continuent de prétendre parler et décider au nom et à la place de la classe ouvrière, qu'ils crèvent.

Un peu partout, des groupes de discussion et d'action se forment. Se parler, s'écouter, se connaître, s'aimer. Y en a plein le cul de mener des vies de robots (même gauchistes). Oser lutter contre l'oppression d'où qu'elle vienne. Oser vaincre le robot ou le flic que le capitalisme a voulu faire

de chacun ou chacune de nous. Réapprendre à aimer, à jouir, à être ensemble, à créer notre vie, à faire la révolution par *tous* les moyens.

(Article paru dans TOUT au lendemain de la manif. du 1er Mai.)

« Si l'homosexualité recevait même en théorie, un semblant d'approbation, si on lui permettait de sortir, ne fût-ce que partiellement du cadre de la pathologie, on arriverait vite à l'abolition du couple hétérosexuel et de la famille, qui sont les bases de la société occidentale dans laquelle nous vivons. »

André Morali-Daninos
(*Sociologie des relations sexuelles*
Collection « Que sais-je? »)

quelques réflexions sur le lesbianisme comme position révolutionnaire

Une position politique est révolutionnaire dans la mesure où elle est la négation des rapports sociaux constitutifs du capitalisme et/ou du patriarcat. Elle est libérale dans la mesure où elle récupère une poussée vers le changement à l'intérieur des rapports sociaux existants. Même des acquis libéraux peuvent servir le mouvement révolutionnaire, s'ils poussent vers l'éclatement les contradictions (d'abord assimilées) du système.

Considérons ce qu'il y a de révolutionnaire, de libéral et de réactionnaire dans les rapports homosexuels, bi-sexuels et hétérosexuels. Essayons de voir ensuite comment la signification des rapports inter-individuels peuvent être modifiés qualitativement par les facteurs « masse » et « conscience ».

L'homosexualité en général nie trois mythes implicites qui sous-tendent les rapports sexuels constitutifs du patriarcat : 1. Que le plaisir sexuel est lié à la reproduction de l'espèce; 2. que les rôles sexuels figés sont « naturels »; 3. que les seuls rapports amoureux possibles sont ceux hétérosexuels, monogamiques, orientés vers la famille. Ainsi, l'homosexualité tend à ouvrir des voies nouvelles pour l'expression sociale de la libido; celles-ci constitueraient des rapports sociaux en conflit avec les rapports phallocratiques (donc ceux patriarcaux) et contribueraient à la destruction de la famille.

L'homosexualité féminine nie, en plus, certains rapports idéologiques et sociaux constitutifs du patriarcat. 1. Lesbiennes, nous nous définissons non pas en fonction des

hommes, mais en fonction des autres femmes. 2. Le « nous » créé dans l'amour fait partie de notre conscience collective de femmes, n'étant pas, comme le « nous » du couple hétéro, en contradiction avec notre devenir. 3. Refusant le mariage et recherchant nos rapports **privilégiés** entre femmes, nous nions l'isolement et la rivalité des femmes hétérosexuelles entre elles (les deux conditions qui nous empêchent de faire un mouvement de masse).

La bi-sexualité, comme recherche de l'épanouissement de l'individu à l'intérieur du système, n'est pas en rupture avec le patriarcat. Plutôt que de le nier, elle en est récupérée. Car, comme la sous-culture des hippies (eux-mêmes souvent bi-sexuels), elle peut exister parallèlement avec le système, sans menacer les rapports sociaux constitutifs de la sexualité dominante.

Toutefois, la bi-sexualité est une position libérale qui tend à faire éclater des mythes du système. Elle témoigne que la monosexualité n'est pas « naturelle ». Elle détruit le mythe que l'homosexualité est un pis-aller pour ceux qui sont incapables de jouir dans des rapports hétérosexuels. Au niveau idéologique elle change quantitativement le rapport de forces dans les rapports hétérosexuels, car le phallocrate sait qu'il n'est pas indispensable sexuellement à la femme bi-sexuelle. (Mais le rapport de forces serait changé qualitativement si elle pouvait se passer de lui sur les autres plans.) La bi-sexualité tend, donc, à être révolutionnaire au niveau idéologique, tout en étant récupérée au niveau des rapports sociaux.

L'hétérosexualité fait partie intégrante des rapports de domination du système. Elle est dans ce sens réactionnaire. L'hétérosexuel participe objectivement à la répression exercée sur l'homosexuel. En ce qu'il acquiesce à la mutilation et l'aliénation de sa propre sexualité (ce n'est pas la nature, mais le premier tabou social qui nous rend monosexuels), il accroît le pouvoir social de la répression sexuelle. On pourrait objecter que l'ouvrier accroît lé pouvoir du capitalisme par la plus-value qu'il produit et que là ils sont tous les deux simplement contribuables à leur propre oppression. Mais ce serait négliger la distinction entre l'individu tout court, d'avec l'individu en tant que membre d'un groupe opprimant.

La mise en relation du pair hétérosexuel/homosexuel par cette société, loin d'être complémentaire, est celle de domination. Le silence de l'hétérosexuel, face à la répression anti-homosexuelle, signifie son approbation tacite : Face à l'énonciation publique des expressions péjoratives, « sale pédé, tapette, sale gouine! », face aux ironies et plaisanteries aux dépens de l'homosexuel. Face aux discussions sérieuses de la sexualité qui font comme si l'hétérosexualité était la seule qui existe. Vivant dans une situation sociale de répression journalière, on « est » forcément dans un camp ou dans l'autre. Si l'hétéro veut refuser son rôle d'hétéro-flic sans changer sa pratique sexuelle, il faut qu'il prenne position contre le statu quo. Qu'il réponde « flic » chaque fois qu'il témoigne de la répression antihomosexuelle dans le discours de l'autre. Qu'il s'oppose activement à la discrimination antihomosexuelle dans le logement et dans l'emploi, et à la répression « légale ». Il faut en plus que chaque fois que les homosexuels sont remis en question — comme des malades, des malheureux, des accidentés — que lui, il remette en question l'hétérosexualité. Car elle est malade, malheureuse, accidentée; elle est mutilée par le génito-centrisme, aliénée par la domination phallocratique, exploitée par la publicité et l'idéologie dominante, réifiée par sa subordination à la reproduction, orientée vers la famille, la propriété et l'Etat.

Si donc, nos rapports homo-sexuels sont **par définition** la négation de certains rapports sociaux constitutifs du patriarcat et du capitalisme, pourquoi n'avons-nous pas toujours été une force révolutionnaire? Premièrement, il a fallu que soit découvert notre ennemi idéologique — la phallocratie — engendrée par les rapports sociaux patriarcaux. Ce n'est que depuis les premières analyses du « Women's Liberation » que le mouvement révolutionnaire commence à reconnaître que le patriarcat, comme le capitalisme, opprime, et à essayer de comprendre l'articulation entre les deux systèmes de domination. Ce n'est que depuis Mao que ce mouvement redécouvre que la superstructure

peut agir sur l'infrastructure. Ce n'est que depuis les luttes de Reich et *Eros et Civilisation* de Marcuse qu'il entrevoit l'importance de la répression de la libido pour la répression générale.

Deuxièmement, jusqu'à cette année, nous étions isolées l'une de l'autre en tant que lesbiennes. Si les hommes homosexuels avaient leurs ghettos, il n'en allait pas de même pour nous : Les boîtes commerciales masculines sont nombreuses et limitées aux hommes homosexuels. Les boîtes commerciales féminines sont plus rares, et même là, les couples hétéro viennent en touriste pour nous réduire une fois de plus en objets sexuels. Arcadie, le seul club homosexuel en France, existe pour les hommes depuis dix-sept ans, pour les femmes nominalement depuis trois ans. Il compte 11 500 hommes et seulement 350 femmes. Que les hommes homosexuels se regroupent ne signifie pas automatiquement qu'ils seront révolutionnaires. Car l'homme homosexuel a un conflit d'intérêt par rapport au patriarcat. S'il en est opprimé en tant qu'homosexuel, il en profite en tant qu'homme : s'il n'en profite pas au niveau personnel (le phallocratisme n'est pas constitutif de sa personnalité), ni au niveau de la famille (l'homosexuel qui ne se cache pas derrière la façade familiale ne profite pas du travail servile de femme à la maison), il en profite tout de même dans les rapports patriarcaux surdéterminés par le capitalisme. Comme homme, il a droit de cité. Il aura le poste plus important; la lesbienne le poste subalterne. Il sera payé 33 p. 100 de plus à travail égal. Il faudra, si les hommes homosexuels veulent lutter sérieusement, qu'ils se mettent sur nos positions. Nous n'avons qu'à prendre conscience de nos intérêts pour y être. Un homme homosexuel politisé est en rupture avec les hommes hétéros, qui, tous, participent au phallocratisme. Il n'y a pas, par contre, de rupture entre les femmes homosexuelles et hétérosexuelles. Car si l'homosexuel singe parfois le phallocratisme, c'est contre son intérêt d'homosexuel. Si la femme singe des attitudes d'hétéro-flic (qui relèvent du phallocratisme) c'est contre son intérêt de femme. Notre ennemi commun est le phallocratisme! Enfin!

Pourquoi ne sommes-nous pas déjà une force révolutionnaire? Parce que la force est collective, pas individuelle. Nous avons été dupés par l'idéologie dominante qui fait comme si « la vie publique » était gouvernée par d'autres principes que « la vie privée ». Nous avons été repoussés par les hétéro-flics à la tête des partis et groupes dits révolutionnaires qui se leurraient en proclamant que la politique est économique, et rien qu'économique. Maintenant nous comprenons que le personnel est politique. Mais il faut que le personnel soit social et socialisé. L'individu révolté qui vole toute sa vie n'abolit pas le vol du capitalisme. L'escroc ne fait pas dégringoler son système de crédit. Le pillage, par contre, serait révolutionnaire s'il faisait partie d'une stratégie révolutionnaire.
Le lesbianisme en lui-même nie certains rapports constitutifs du système. Il est potentiellement révolutionnaire. Il sera réellement révolutionnaire à condition : 1. Qu'il soit le fait d'un groupe, non de quelques individus; 2. Que ce groupe prenne conscience qu'il est politique de par ses rapports sociaux (anti-patriarcaux); 3. Que cette collectivité politique se situe dans une stratégie révolutionnaire qui vise l'ensemble des fonctions de la famille bourgeoise et patriarcale.

1. Nions la cellule familiale en vivant en communauté.
2. Nions la notion idéologique que la femme est la propriété du mari, les enfants la propriété des parents, en établissant des rapports non possessifs, où chaque individu soit autonome, où la communauté soit responsable pour tous ses membres. Il faut que nous (des non-parents) prenions en charge des enfants dans des crèches sauvages ou dans des communautés.
3. Nions la division du travail, et surtout dans sa forme primitive — celle entre les sexes.
4. Nions l'autoritarisme et l'individualisme en élevant les enfants sans répression et dans l'amour communautaire.
5. Que cette stratégie révolutionnaire soit liée aux luttes qui mèneraient à un changement qualitatif de la sexualité. (Nous luttons contre la répression sexuelle avec les jeunes, avec le front pour l'avortement et la contraception gratuits et libres, avec les pédérastes, avec les travestis, avec les

refoulés. Nous luttons contre la récupération de la sexualité par le capitalisme au masque « sexy » surtout dans les « média » de masse.)

Dans la mesure où nous menaçons le système collectivement, il va essayer de nous récupérer par des moyens moins subtils, il va nous attaquer moins discrètement. Alors sera le moment pour discuter de l'opportunité d'une alliance avec d'autres groupes opprimés. Mais d'abord il faut lutter contre notre oppression spécifique et devenir une force révolutionnaire. Il faut créer des nouvelles formes de lutte.

Nous ne nous posons pas en modèle révolutionnaire (chose qui n'existe pas). Nous nous remettons en question. Mais non pas comme les hétéros nous remettent sans cesse en question : « Pourquoi ne peux-tu pas te normaliser? » C'est plutôt le contraire :

Pourquoi « l'homophilie » (l'homosexualité essayant de faire des compromissions avec le système) a-t-elle singé la sexualité dominante du système? Car, si les aspects aliénants de l'hétérosexualité en sont constitutifs dans la mesure où elle a le statut de sexualité dominante, il n'en va pas de même pour nous. Dès que nous aurons bien compris que nous sommes en rupture avec le système, sa répression et sa cellule de base — la famille, nous commencerons à changer notre sexualité et par là même, la sexualité tout court. Mais loin d'être un rapprochement avec la sexualité dominante, ce changement sera dans le sens de ce qui nous différencie d'elle.

L'hétérosexualité fait partie intégrante d'une société basée sur le principe de rendement. L'homosexualité n'a pas d'autre raison d'être que le désir. Les homosexuels lutteront pour que demain, la société sans classe et sans pénurie soit basée sur le principe de plaisir!!! **M.**

bonne fête maman!

Aujourd'hui, on t'offre des fleurs, mais demain n'oublie pas de retourner à tes casseroles!

La Fête des Mères est une création du régime de Vichy pour renforcer l'institution familiale.

Quelles mères? Quelle famille?

Une famille où le père représente l'autorité, où la mère est la bonne au foyer.

Une famille où les parents élèvent leurs enfants de façon autoritaire et répressive.

Une famille qui perpétue les idées fausses de l'homme viril et supérieur, de la femme soumise et faible.

Une famille qui coule les enfants dans le moule de la société bourgeoise.

Les HOMOSEXUELS sont la négation vivante de ces fausses valeurs. Il paraît qu'un homosexuel mâle n'est pas « viril », qu'une lesbienne n'est pas « féminine ». C'est pourquoi ils inquiètent. Ils ne font pas d'enfants, ils montrent que l'amour n'est pas, ou pas seulement la procréation. C'est pourquoi ils sont soumis à la répression. C'est aussi le régime de Vichy qui, en 1942, a fait de l'homosexualité un délit en France.

L'homosexualité n'est ni un délit, ni une maladie. C'est une forme d'amour comme une autre, qui est aussi belle qu'une autre.

Jusqu'ici, les homosexuels ont été isolés dans des ghettos (clubs privés, boîtes, tasses) comme si leur sexualité était

honteuse. Nous, homosexuels révolutionnaires, voulons en sortir, nous voulons pouvoir vivre au grand jour, sans honte. Mais nous savons que la répression qui nous frappe est nécessaire à cette société et que notre libération passe par la destruction de cette société.
La libération de l'homosexualité est révolutionnaire. Le combat des homosexuels révolutionnaires rejoint celui de tous les opprimés.
Contre la femme au fourneau
Contre la famille bourgeoise, autoritaire et répressive
Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (F.H.A.R.) soutiendra l'action du Mouvement de Libération des Femmes (M.L.F.)
le dimanche 6 juin à 15 heures sur la Pelouse de Reuilly métro Porte Dorée
Comité du XIe du F.H.A.R.
(Distribué le samedi 5 juin 1971 devant le lycée Voltaire à midi.)

7 courrier

Ils ont écrit au F.H.A.R. de Paris, mais aussi de nombreuses villes de province : de Grenoble, de Lyon, de Marseille, de Toulon, de Nancy, de Bordeaux, d'Antibes, de Lille, de Poitiers, de Toulouse, de Dijon, de Reims, de Besançon, Evreux, Tours (ville célèbre par son maire et par ses hôtels pour mercenaires).
Contrairement à ce que les hétéro-flics s'imaginent, nous sommes des milliers, voire des millions d'homosexuels, en France. Et qui en ont marre de la dictature des « normaux »! Et qui se révoltent! Et ça s'agrandit de plus en plus! Bientôt, dans chaque ville de France, le F.H.A.R. aura constitué des groupes de combat. Tous les homosexuels s'armeront contre une société qui les ayant mis hors la loi (de fait) les verra, nous verra, de tous côtés, l'attaquer.

ils transforment la femme en usine et en capital

Que je vous dise d'abord la joie, la joie fraternelle que nous a donnée la lecture de *Tout.* Je dis « nous », parce que lorsqu'on sent la force des camarades, « je » devient pluriel. Et une prise de parole aussi inspirée galvanise la révolte des solitaires. Les homosexuels de toute race, de tout poil, de tout sexe et de toute classe doivent sortir du ghetto où les a enfermés la bourgeoisie, quand ce n'est pas dans les asiles, la dérision ou la honte. Ceux qui nous persécutent pour la seule raison que nous profanons les valeurs de la virilité, c'est leur aveu d'impuissance qu'ils signent car ils ont converti leur sexualité dans la morale et dans l'argent. Ils ont peur en ouvrant les fesses de se faire pénétrer et déposséder. Déposséder de quoi? Qu'ils le disent! Ils transforment la femme en usine et en capital. Nous autres, homosexuels, nous devons assimiler notre combat révolutionnaire à celui de toutes les femmes. Tous les hommes sont des femmes et toutes les femmes sont des hommes. Quant aux anormaux, c'est les autres!

P. R. (Grenoble)

le plaisir n'existe que dans la folie

Vous avez crié à tue-tête ce que l'on chuchotait de bouche à oreille. Vous me donnez un bonheur immense. A 15 ans, au pensionnat, j'ai été dénoncé pour une liaison masculine. Je me suis cru anormal et fou. J'ai dû m'enfuir de chez mes parents. Ne rencontrant personne qui semble aussi fou, aussi anormal que moi, je décidai de me tuer. Je me retrouvai claquemuré dans une pièce, les bras perforés de perfusions, abaissé au stade de cobaye, d'éprouvette. Une année d'internement. C'est atroce, infect, affreux : une ruche bourdonnante, chaque malade dans une alvéole, et tous les jours la visite de la reine de la ruche, du grand ponte de l'usine à cures de sommeil. Heureusement, je sais maintenant qu'il existe des fous comme moi. Et je crois même que le plaisir n'existe que dans la folie.

Gérard

brûler ce qu'ils ont peur d'adorer

Il y a longtemps que j'ai envie de baiser avec un homme comme moi, mais je n'ose pas. Et j'ai pas assez de pognon pour me taper un gigolo. Je me demande si tous ceux qui répriment les homosexuels ne le font pas d'abord parce qu'ils préfèrent brûler ce qu'ils ont peur d'adorer.

M. J. (Toulouse)

militant maoïste et en plus homosexuel

Je suis étudiant, militant maoïste, et en plus, homosexuel. Décidément, pour la bourgeoisie, toutes les tares! Mais pour dire la vérité, je n'ai jamais pratiqué l'homosexualité, par honte et par manque de franchise envers moi-même. Peut-être aussi parce que je ne voulais pas d'un rapport sans amour. En tout cas, je suis certain qu'il ne peut pas y avoir de révolution ni de militantisme révolutionnaire sans une remise en question de la morale sexuelle petite-bourgeoise. Prendre contact avec vous, ce sera très dur pour moi, mais c'est nécessaire. Je ne peux pas vous donner mon adresse, mais celle d'un bistrot.

D. T. (Montreuil)

à 16 ans on sait très bien ce qu'on désire

Il est honteux de penser que deux êtres humains qui couchent ensemble volontairement puissent être immédiatement traqués et enfermés si leurs âges, leurs sexes ou leurs liens ne conviennent pas aux normes d'autorisation de la morale bourgeoise. A 16 ans, on sait très bien avec qui on veut coucher et pour quoi faire. D'autre part, est-ce que les pédés vont continuer à accepter d'aller dans des boîtes où il y a des flics et dans des tasses où il y a des flics? Il y en a marre d'être relégués dans des emballages sordires à l'écart de la vue des bonnes gens.

J. B. (Rhône)

j'ai voulu me suicider

Dans le vocabulaire bourgeois, les pédés sont les égaux des juifs, des ratons, des monstres. Et malheureusement aussi dans le vocabulaire ouvrier. Quand on a réussi à me faire croire que j'étais un monstre, j'ai voulu me suicider. Mais plus maintenant car je sais que nous sommes une masse. N'oubliez pas qu'il y a des pédés secrets qui tapent sur nous deux fois plus fort que les hétéro-flics. Si chacun de nous a son araignée dans le cerveau, moi, je préfère la mienne! Et de la volonté de suicide, je passe définitivement à celle de révolte.

J. P. (Paris)

je n'ai pas la trempe d'un militant

Je suis homosexuel, mais je ne sais pas si je suis révolutionnaire. Ici, à Reims, les minets et les vieux avec leurs scléroses réciproques, j'en ai ras le bol. Et je n'ai pas le courage d'expliquer ce que je suis aux gens qui m'entourent. Je n'ai vraiment pas la trempe d'un militant non plus. Si vous m'écrivez, ne mettez pas de cachet sur l'enveloppe à cause de ma femme de ménage.

D. M. (Reims)

une façon d'aimer qui est subversive

Enfin les pédés sortent de la honte, de l'obscurité, du déguisement! Ils ont une façon d'aimer qui est subversive parce qu'elle ignore les principes moraux et les institutions bourgeoises comme la virilité, la féminité, la finalité génitale, le mariage. Mais seul, le pédé ne peut pas se faire reconnaître. Le cri lancé dans *Tout* doit être le départ d'une prise de conscience et d'une réelle perspective révolutionnaire.

P. S. (Nice)

ceux qui vivent dans un trou noir

J'ai 18 ans et j'ai quitté la Ligue Communiste à la suite d'une cascade de déceptions. J'ai été écœuré par l'impuis-

sance et le manque d'imagination de ce truc et son incroyable bonne conscience, à la limite du scoutisme. Ça fait des années que j'essaie de me battre autour de moi pour imposer l'idée que les pédérastes sont des hommes, mais tout seul, je suis trop timide pour dévoiler que je suis pédé. En province, je peux vous assurer que c'est coton de vivre son homosexualité en face des parents, de l'administration des lycées, de sa propre inhibition et des séquelles religieuses. Les types sont affreusement isolés. Mais je veux être soutenu et aussi soutenir ceux qui vivent dans un trou noir, comme moi.

J. V. (Besançon)

j'ai quarante ans

Est-ce que les quadragénaires peuvent aussi se joindre à vous?

P. C. (Paris)

dénoncer l'oppression dans la rue et la vivre dans son lit

Je ne signerai pas cette lettre parce que j'ai la trouille. J'appartiens à une administration chatouilleuse sur la question : mis aussitôt à la porte si on savait. Fais l'amour comme tout le monde ou alors rien à bouffer et tu dors où tu peux. Les hétéros n'ont qu'à méditer sur cette belle équation au lieu de nous seriner des couplets immortels. Si on peut survivre sans jouir, on ne le peut pas sans travailler. L'homosexuel, qui cumule l'esclavage du travail et celui de la réprobation sociale, a plus à dire qu'un autre : il est menacé de mort physique, de mort psychique et de mort sociale. Ils ne comprendront donc jamais ça, tous ceux qui dénoncent l'oppression bourgeoise dans la rue et la vivent encore dans leur lit? Quand on n'est pas sexuellement orthodoxe, on vous met à la porte, on vous enferme, ou on vous tue. Il est temps d'étaler au grand jour l'interminable liste des victimes de ce terrorisme et surtout celle des morts et des incarcérés. En province, on est en prison. Le fascisme de sous-préfecture règne partout.

J. N. (Toulon)

merde à la vie sexuelle sur rails

L'éducation sexuelle est déjà une publicité de marque : une lessive, une bagnole, un label politique et une sexualité normale. Le simple fait de se servir du mot « homosexualité » est déjà un produit de l'idéologie bourgeoise utilitaire et oppressive. Il s'en est fallu de peu que je devienne un homosexuel ou, ce qui ne vaut pas mieux, un hétérosexuel. Je remercie la fille qui m'a initié aux garçons, je remercie le garçon qui m'a initié aux filles, et je dis merde à la vie sexuelle mise sur rails.

B. A. (Nantes)

persuader

Puisque j'ai en double *Le Torchon Brûle,* je vais en coller un morceau à l'intérieur de l'ascenseur : cela remplacera très avantageusement les stupides obscénités que les obsédés y gribouillent : dessins d'organes sexuels, phrases « Que de putes dans cette tour », etc.

J'ai beaucoup de mal à convaincre Maurice (mon mari) que l'homosexualité n'existe pas seulement à l'échelle des bourgeois désœuvrés (légende tenace dans la classe besogneuse de prolétaires). Je lui ai fait lire sur *Tout* la lettre de ce petit ouvrier d'atelier qui disait être obligé de cacher soigneusement ses goûts car ses camarades d'atelier le prendraient pour un fou et l'obligeraient vite à s'en aller. Tant que cette légende « pédé égale oisif » continuera à exister chez les prolétaires militants, aucun lien ne sera possible entre la lutte marxiste-léniniste et la lutte homosexuelle, quel que soit l'idéal commun révolutionnaire. C'est usant. Je suis sûre que Maurice n'est même pas convaincu par mes raisonnements et mes exemples, et pourtant lui est plus facile à persuader que R... ou M... (noms de militants) du fait qu'il m'est attaché et sait que je ne dis pas n'importe quoi.

Paulette M..., hétérosexuelle, femme d'ouvrier, en province.

dans les camps nazis

Quand s'ouvrirent, en 1945, les camps de concentration allemands, une vague d'effroi parcourut l'Allemagne et le monde entier... De temps en temps, des organisations représentant les intérêts des victimes — notamment les Juifs, les plus durement touchés, des étrangers déplacés, des communistes, des socialistes — tentaient de réclamer des indemnités, le plus souvent sans beaucoup de succès... Or, parmi tous les groupes de victimes, il en est un qui n'apparut jamais dans la lumière de la publicité, qui ne se plaignit pas des dommages subis, qui ne rencontra aucune compréhension auprès des journaux ni des administrations ni des organisations de défense des intérêts des anciens internés : ce sont les homophiles. Parce que l'article 175 du Code pénal allemand [1] fait des homophiles des criminels, ceux-ci ne trouvèrent dans le public aucune pitié, et bien entendu ne purent prétendre à aucun dédommagement... Jusqu'à ce jour, personne n'a cherché à savoir combien d'homophiles furent victimes des poursuites nazies, ni ce qu'ils ont retrouvé de leur existence et de leurs biens, quand ils ont survécu.

... Dans les camps, ils étaient souvent désignés pour de mauvais traitements particuliers. L'auteur de ces lignes a vu lui-même comment, à plusieurs reprises, un jeune homme d'allure un peu féminine dut danser devant les SS pour être ensuite pendu, les mains et les pieds liés, à une poutre du corps de garde, et battu de façon horrible. Il se rappelle aussi les « parades de latrines » dans un des premiers camps (Sonnenburg), pour lesquelles le commandant choisissait toujours des homophiles.

... L'auteur de cette lettre a connu des sportifs, des professeurs, des instituteurs, des ingénieurs, des artisans, des ouvriers de toutes les catégories, pendant les sept années qu'il a passées dans différents camps. Pendant leurs rares heures de loisirs, ils vivaient la plupart du temps isolés. C'est ainsi que j'ai connu la tragédie d'un attaché d'ambassade étrangère, qui restait absolument muré et inabordable dans un désespoir sans limite et sans issue; il n'arrivait pas à réaliser la possibilité des cruautés atroces qu'il voyait autour de lui; et un jour, sans raison apparente, il s'écroula, mort.

B. M.

1. Cet article depuis a été abrogé.

ils n'ont rien compris

Je suis homosexuel.

Mon attitude révolutionnaire vient de ce que j'ai beaucoup souffert de cet état et que même aujourd'hui je ne l'accepte pas toujours facilement.

J'en rends responsable la société (mes parents d'abord, mais aussi mon entourage et les enseignants que j'ai eus).

Je voudrais :

— d'une part, que l'existence et la liberté des gens tels que moi soient reconnus;

— d'autre part, éviter que d'autres deviennent tels que moi et permettent aux enfants d'avoir une évolution sexuelle saine et naturelle.

Seulement pour l'instant, nous sommes rejetés des deux bords.

D'un côté, en vertu de la morale; de l'autre, à cause d'habitudes morales qui font que des types qui se veulent révolutionnaires réagissent envers nous de la même façon que ceux qu'ils combattent.

Voir aux manifs, par exemple, quand les CRS sont en face, les injures des manifestants : « Pédés », « Salopes » « Cocus ».

Ça me donne envie de me barrer, de tout laisser tomber.

Mais je n'ai pas d'autre solution que la lutte, sinon le suicide.

Ils ont donc rien compris.

Comment peuvent-ils espérer faire une révolution en conservant la morale bourgeoise — la base même de cette société? Ça peut nous mener qu'à un régime du type U.R.S.S.

Ça me fait mal de voir des types gueuler contre le fric, les flics, la presse, la culture... et d'un autre côté protéger leur vie privée, *leur* femme, et même le mariage, l'attachement aux parents...

Face à tant de connerie (aliénation), je ne me sens pas

encore capable de prendre la parole dans une A.G. par exemple pour m'expliquer et expliquer mes idées. Alors je prends les gens que je connais un à un pour essayer de leur expliquer, je leur conseille de lire Reich, Malinowski, Marcuse... comme point de départ à une réflexion, mais ça n'avance guère.
Je crois pourtant cette prise de conscience absolument nécessaire pour qu'un mouvement aboutisse à quelque chose.
Si vous êtes d'accord, essayez de faire quelque chose.

Un étudiant de Poitiers

une monstruosité

J'en ai assez des allusions, des sourires moqueurs, des moqueries, si vous saviez ce que je ressens quand j'entends une des si nombreuses épithètes dont on nous affuble, si vous saviez combien mon rire sonne faux, lorsqu'on me raconte une « histoire de pédé », j'en ai plus qu'assez d'être toujours en train de surveiller ma démarche, ma voix, mes gestes, mes rires, de peur que transparaisse ce que je dois toujours cacher...
... Même si je parlais à cœur ouvert à quelqu'un de l'autre bord, il y aurait toujours une barrière entre nous. J'en ai l'exemple avec ma mère, une fois je lui ai confié mon problème, elle a été horrifiée d'avoir mis au monde une monstruosité pareille, ce sont ses propres paroles, j'ai eu à subir les sarcasmes les plus cinglants, les moqueries les plus méchantes, puis elle en a parlé à mes frères qui s'y sont mis eux aussi, et comme la famille n'était pas complète, elle en a parlé à mon beau-père qui lui m'a carrément renvoyé de chez lui, j'ai atterri dans un foyer de jeunes où je vis au milieu de cent vingts garçons de dix-sept à vingt-cinq ans, ce qui n'arrange vraiment rien...

X., 20 ans

à poil l'un devant l'autre

Toute lutte contre le racisme ne peut se passer de nous. Ce n'est pas une idée des Arabes qui est en moi, c'est

ma main dans celle d'un Arabe. Nous avons été à poil l'un devant l'autre, j'ai bien vu qu'il était comme moi. Pour tous nos frères : campagne d'information. En province on est en prison, le fascisme de sous-préfecture règne partout, chacun est son propre ghetto. Sortons-en.

Julien (Toulon)

tordre le cou à toutes les âneries

Si vraiment être pédé c'est être révolutionnaire, alors oui, j'en suis (des deux).
J'ai 23 ans et je crois que j'ai toujours vécu dans l'oppression. J'ai dû me taire lorsque j'avais envie de crier, j'ai dû supporter sans broncher (pis : en riant avec les cons) les plaisanteries les plus immondes sur l'homo. Mais il advient un temps où les limites du supportable sont franchies. Je ne pourrais plus subir ma condition si je ne savais qu'enfin quelque chose change.
Et le F.H.A.R. m'apporte cet espoir.
Etre pédé lorsqu'on est étudiant en Médecine est atroce. Le racisme sexuel y est d'autant plus abject qu'il vient de la part de gens qui dans quelques années seront confrontés à des hommes qui souffrent de cette condition et qui attendent du médecin, et en particulier du psychiatre, une compréhension et peut-être une solution. Et chaque fois que j'ouvre un manuel de psychiatrie, j'y apprends que je suis pervers, névrosé, « *incapable d'assumer pleinement les exigences que la nature et la culture peuvent imposer aux individus* » (J. Corraze). J'en passe, et de pires. J'ai heureusement les nerfs solides...
Je forme des vœux pour que le F.H.A.R. torde le cou à toutes ces âneries.
Notez que je n'ai pas trop d'illusions. Il est des mentalités qu'il sera impossible de réformer. Et pour mon compte personnel, je devrai sans doute maintenir la dissimulation dans ma famille. Je suis malheureusement un de ces « *fils sans mère* » dont parle Proust « *à laquelle ils sont obligés de mentir toute la vie et même à l'heure de lui fermer les yeux.* » De même avec certain(e)s de mes ami(e)s auxquel(le)s je suis très attaché et à qui malheureusement je dois cacher mon homophilie parce que je sais que cela les

choquerait. Curieux paradoxe qui fait que je dois dissimuler devant eux pour pouvoir continuer à bénéficier de leur compagnie, « *amis sans amitiés, malgré toutes celles que leur charme fréquemment reconnu inspire et que leur cœur souvent bon ressentirait; mais peut-on appeler amitiés ces relations qui ne végètent qu'à la faveur d'un mensonge et d'où le premier élan de confiance et de sincérité qu'ils seraient tentés d'avoir les ferait rejeter avec dégoût* » (toujours Proust).
Vous comprendrez que dans ces conditions je place beaucoup d'espoir en vous et que je vous apporte mon soutien. Vous m'excuserez aussi si mon soutien n'est pour l'instant ni actif ni prosélyte. Il m'est encore difficile d'assumer complètement, du moins socialement, ma nature.

Marc

tous au f.h.a.r.

COMPREHENSION, d'un tout autre point de vue. Lecture de ton canard — AU HASARD — au désespoir de n'être jamais particulièrement habilité de répondre (je ne suis pas un homme responsable!) sur la scène de la révolution j'étais l'Homelette montrée du doigt. A CREVER. A CREVER!
TOUT, SALUT!
Ligués, en masse nous prenons la parole. A l'entonnoir verser, déverser ce qu'on a sur la patate, la gueule des hétéro-flics en capilotade!

DANS LA RUE!

RUE... Murs à longer, guettant la patence et du mecque et du flic ou de l'un dans l'autre, ça commence à 16 ans, la mère menace de la police, le père m'envoie chez le psychiatre.

« Vous avez la même tronche que Proust
Trempe
on vous fera des piqûres d'Hormones

Ouf! c'était trop cher!!! Mais c'était pas fini de me faire chier... et de jouer le phallocrate... Très mal entre les lignes

d'un désir... à se lire pour l'heure, onanisme. Belle société qui me réduisait à un FANTASME
et par le fait et par les « mots » de ses Servants
Etre pédés, un peu AVANT vivre sous la menace de « mort » que la ponctuation de la cellule-famille et clique à suivre prenaient soin de placer à TEMPS pour se défendre... Qu'ils coulent. NOUS ne la fermons plus!
ON N'EN PEUT PLUS DE RESTER A VOIR TOUT EN MAGAZINE QUI FAIT BANDER COUPABLE
LA REVOLUTION ne s'écrit pas seulement dans l'équation

Hétérosexualité = Pouvoir-faire

Car s'y elle s'écrit c'est justement qu'il n'y a pas de révolution possible. EQUATION DE L'INTERDIT POUR L'EXPLOITATION

NOUS T'EMMERDONS
« Je veux » TOUT
F.H.A.R. salut salut salut!
A jeudi et d'autres...
Et d'enfler le nombre
FREE for ALL NOW « FAHREN »
W. C.

encore un pédé

Enfin les pédés s'affirment, sortent de la honte, de l'obscurité, du déguisement, du ghetto dans lesquels les maintenait la société bourgeoise.
La société bourgeoise les réprouve parce qu'ils veulent faire leur vie en dehors de ses normes et de ses institutions.
Les pédés ont une façon d'aimer qui est subversive parce qu'elle ignore les principes moraux, les concepts, les institutions sur lesquels est construit tout l'édifice.
Virilité, féminité, finalité génitale, mariage, famille, foyer, progéniture, ce sont les points d'ancrage indispensables pour socialiser l'individu dans le monde bourgeois.
Le pédé est étranger à tout cela; mais seul comment peut-il se faire reconnaître? Sa lutte n'a pas d'issue.

Le cri lancé dans *TOUT* doit être le départ d'une vaste prise de conscience à partir de laquelle beaucoup de choses deviennent possibles et doivent s'inscrire dans une réelle perspective révolutionnaire.
Il faut démasquer tous les processus d'aliénation et dénoncer tous les mythes qui s'opposent à l'affirmation de ce que nous sommes et de ce que nous voulons.
Si le F.H.A.R. a rencontré un écho dans la région de NICE j'aimerais me joindre à tous ceux qui voudront se réunir pour aborder tous les problèmes qui se posent.
Je vous donne mon adresse pour la communiquer à tous ceux qui voudraient prendre contact.
Merci à *TOUT* de tout dire.

Encore un pédé, Pierre

je suis des vôtres

— PARCE QUE l'homosexualité (comme la sexualité tout court à un moindre degré, comme la musique dite pop, etc.) ne connaît ni frontière, ni barrières ni classes sociales, et de plus entraîne obligatoirement avec elle l'abattement desdites frontières et classes;
— PARCE QUE pour cela elle est génératrice d'Unité d'un peuple en lui-même et surtout de tous les peuples entre eux. Tout ce qui peut être source d'Unité Mondiale me botte;
— PARCE QUE il est ignoble et honteux que deux êtres qui couchent ensemble soient punis pour cela sous prétexte de leur âge et de leur sexe. *L'Amour* (dans tous les sens du mot) n'a *pas d'âge, pas de sexe, pas de race, pas de religion,* il EST, un point c'est tout, et il est inconcevable que des pseudo-juges aient le droit de mettre leur gros nez vicieux dans un couple pour voir si le couple en question entre dans une catégorie « autorisée » par la Morale Bourgeoise (boerk);
— PARCE QUE j'ai connu toutes les injures ridicules avec d'autres copains, à 15 ans au lycée, et d'ailleurs sous l'unique prétexte de nos « cheveux longs » (à l'époque) et de nos habits trop voyants (c.-à-d. différents de gris).

Des cheveux longs avant Mai 68, pensez donc! Mais les Flics (professeurs, proviseur, censeur, surveillants généraux et élèves-flics-en-herbe) ont raté totalement : loin de me « culpabiliser » ils m'ont fait me révolter et prendre conscience de la CONNERIE, de l' HYPOCRISIE, de la LAIDEUR de la Morale (boerk) qu'ils défendaient;
— PARCE QUE quelques expériences m'ont appris très tôt que le Sexe est le meilleur moyen de rapprochement des êtres dits « de classe différente » (pour des différences de quelques francs par mois! L'idée de sous-classes est une ignominie bourgeoise pour empêcher une lutte unie). C'est en ce sens que le F.H.A.R. est parfaitement légitimé à mes yeux : le Sexe amène une union d'une force extraordinaire entre les êtres, permettant mieux que toute idéologie démodée d'avancer, unis, dans la révolution existentialiste;
— PARCE QUE j'ai horreur des phallocrates et des hétéroflics et que j'ai toujours répondu présent pour combattre ces brutes bornées quand ils s'attaquent à un pédé, à un drogué, à un débile, à un artiste excentrique, bref à un « Marginal »;
— PARCE QUE vous mettez le nez de la Gauche traditionnelle dans son pipi : travaux forcés à vie en U.R.S.S. et en Chine comme aux U.S.A. pour les « pervertis » de toute sorte;
— PARCE QUE je suis étudiant en 3e année de médecine (20 ans) pour être le plus vite possible « Anti-Psychiatre » afin de sauver le plus possible de « paumés » et de « marginaux » de l'internement bourgeois et de la Répression policière. Au lieu d'enfermer un jeune homosexuel (par exemple) qui veut se tuer, il faut lui dire : « On ne t'accepte pas? DEFENDS-TOI! », et l'aider à s'accepter tel qu'il est;
— PARCE QUE, enfin CHACUN DOIT POUVOIR DISPOSER DE SON PROPRE CORPS, et qu'il est inconcevable que cette société christiano-bourgeoise l'empêche.

nous sommes tous des jeunes

Vous avez raison, les homosexuels de toute race, de tout poil, de tout sexe et de toute classe, doivent sortir du ghetto bourgeois. Car nous sommes tous « enfermés » par la bourgeoisie, si ce n'est dans les asiles, c'est dans la dérision ou dans la honte. La violence physique des civils et des flics est celle de *toute* idéologie au pouvoir qui s'exerce toujours, et partout, dans la domination, et qui trouve dans le peuple même, en l'opprimant, les oppresseurs du peuple : la répression, c'est l'âme qui manie le bâton contre les ânes, ses frères, pour avoir la carotte. Le culte phallique, l'adoration du mâle et des valeurs de la virilité, sont la déviation sexuelle et l'aveu d'impuissance des « puissants » qui convertissent à la « morale » et à l'argent. Ce règne âni-mâle, c'est celui des mecs qui accumulent leur merde et font chier les autres, mais qui ne veulent pas lâcher prise, car ils ont peur en ouvrant les fesses — les sphincters de l' « éducation » — de se faire pénétrer et déposséder, c'est-à-dire, comme ils disent, enculer ou baiser.

Nous tous, les homosexuels des deux sexes, en assimilant notre combat révolutionnaire à celui de toutes les femmes, nous posons nettement le problème : car nous sommes tous des femmes, et fût-ce à notre corps défendant, la société nous féminise d'autorité et nous n'avons qu'à la fermer sur notre identité réelle. Or il n'y a aucune raison pour que nous soyons tous des femmes, que ce soit de nature ou contre-nature. Ce sexisme imbécile ne fait que traduire l' « idée » de la féminité, telle que les bourgeois l'ont forgée au bénéfice de la propriété. Nous sommes tous des « choses » — c'est-à-dire enchosés par les valeurs « morales » de la bourgeoisie. La morale est l'invention des baiseurs bourgeois pour enculer le monde, pour donner un sens négatif au fait en soi de l'enculade, et pour fonder le sens de la vie sur « ce qui se fait », autrement dit ce qui rapporte (c'est ça les « con-venances »), à l'exclusion de ce qui ne se fait pas : la gratuité, le don du corps sans appartenance, sans aliénation, sans être possédé aux fins de la procréation ou du ménage, sont des aberrations, des horreurs contre-nature justement, puisque la

nature a horreur du vide dans sa bourse, et que les amours homophiles, résultat en espèce (de con), rien, que dalle! La bourse des bourgeois est une banque d'argent liquide, c'est elle qui fabrique la monnaie d'échange des machines à triquer. Même le micheton qui paye un mec s'affirme comme mâle possédant. C'est pourquoi d'ailleurs la prostitution masculine est à double tranchant, et que souvent le gigolo, le minet-pute assomme son client pour lui baiser son fric — se revanchant ainsi de ses tendances « honteuses » qu'il refoule à son tour dans une affaire d'argent. Mais l'amour véritable entre hommes ou entre garçons — je ne parle donc pas de l'entretien d'un jeune par un vieux, mais d'un lien désintéressé est une ignominie sans excuse ni échappatoire. Les autres font les dégoûtés devant ta « souillure », et te disent que tu perds ce qu'eux-mêmes n'ont pas : on te dit que tu n'as rien dans le ventre ni dans la culotte. C'est le phantasme protecteur des « choses en plus » qui les reprend. C'est aussi « con » que le respect de la virginité des filles, qui prend la valeur d'une vertu mâle, mais pour rire : les vierges ont droit à la considération rigolarde des types qui les attendent au virage. Ils les montent au « pine-acle », c'est-à-dire à leur niveau pour mieux les foutre en l'air au jour j. Etc. Ainsi; pédé, t'es moins que rien. On pardonne encore aux artistes, s'ils sont créateurs : eux au moins, ils « font » quelque chose. Et puis d'ailleurs, c'est bien connu, tous les artistes sont des pédés, c'est un genre. Au demeurant, une biographie un peu salace, ça se vend bien. Mais la pédale du coin, tu peux y aller, casse-lui la gueule. Ceux qui sont « comme ça » dérouillent dans la rue, passées neuf heures, près des coins sombres. Fait pas bon rester dans les tasses quand en plus t'as les cheveux longs! Vite fait les Jules rappliquent, fais ta prière, appelle ta mère, c'est ton tour ce soir... on t'arrange vilain, trois, quatre ou dix contre un...

Pour moi, le mal évidemment n'est pas d'être pédéraste, mais de l'être comme je le suis, c'est-à-dire dans la peur, la gêne et la persécution. J'ai peur parce que je suis homosexuel d'accord, mais non, je ne suis pas lâche et c'est plus fort que ça : je suis homosexuel parce que j'ai peur. Je suis structuré dans l'angoisse. Cette proposition est

plus grave. Je reconnais que les causes profondes de mon comportement sexuel ont été déterminées par la peur. C'est parce que j'ai toujours eu peur, étant gosse, de me faire enculer, et que d'autre part je n'ai jamais eu — on ne m'a jamais donné — les moyens de ne pas l'être que je suis pédé aujourd'hui. Mais c'est si violent que par angoisse ma sexualité reste à fleur de « pot ». L'accord avec moi-même n'est donc pas harmonieux, et je reconnais du même coup que les désirs que j'ai sont « intégrés » à des inhibitions anciennes, et en référence aux tabous typiques d'une société bourgeoise (complexe d'Œdipe, de castration, etc.). Je suis « homo » par défaut d'avoir réussi mes transferts et mes sublimations sur les « valeurs » bourgeoises — vécues avec des gens qui leur étaient aliénés sans profit. J'ai été trop bien élevé : pour toujours m'abaisser. Ce contenu est pris dans la forme d'une histoire économico-politique précise. Et j'en vis désormais le résidu conflictuel. En passant aux actes, je deviens pervers dans la société où je suis, puisque mes désirs se sont constitués comme anormaux en elle. Et quant à moi, je reste en même temps rivé à une problématique « complexe » qui névrose tous mes rapports.

Mais d'autre part j'ai la certitude scientifique et philosophique que, librement, tous les désirs sont dans la nature. C'est cette liberté sexuelle que je revendique, une liberté ontologique totale, et non pas le droit à la perversion. Ce qui est absurde, car cela revient à demander qu'une société permette légalement ce qu'elle interdit, et alors même que c'est cet interdit qui crée la perversion. Mais du jour où je pourrais afficher mes mœurs en public sans menace, il est bien évident que si la névrose ancienne n'en est pas résiliée magiquement aussi sec, la permission d'être et d'aimer qui me serait donnée libérerait en moi des forces intactes d'invention et d'adaptation absolument « normales » au sens de la liberté, et qui sont réprimées ici, dans un système qui perpétue contre moi, à vif sur mes nerfs écorchés, les agressions dont même dans les limbes j'ai toujours souffert, O.K.?

Plus tu peux t'extérioriser, plus le champ de la vie intérieure, qui n'est que la merde bourgeoise (courrier du cœur, romans psychologiques, etc.) recule, et plus t'es en

prise sur ta « spontanéité génitale »... Notre minorité doit s'exprimer au nom de la majorité. Ni les filles ni nous n'avons intérêt dans cette lutte à jouer les suffragettes. La totalité a la rondeur de la bonne santé.

Un enfant de Mai pédéraste.

Je ne me considère pas encore comme un militant, mais il est certain que si je n'avais pas été homosexuel je n'aurais guère eu l'envie ou le courage de militer. Avant le F.H.A.R., il n'y avait rien pour tenter d'exister en dehors de la culpabilité. Je sais que mon homosexualité est ce qu'il y a en moi de plus révolutionnaire, de plus radicalement subversif. Je ne relève pas encore tout à fait la tête, mais grâce aux autres, à mes semblables profonds, je commence à exister. Je voudrais éviter que l'on retombe dans les travers de la politique idéologique et désincarnée. C'est à partir de la sensibilité, de notre expérience saignante et vécue qu'il nous faut surtout travailler.

Le monde est plein d'idées, mais ne sait pas vivre. Notre érotisme fait de nous essentiellement des vivants, des amoureux de la vie. Voilà quelque chose de rare que nous pouvons apporter... Je songe à ces innombrables jeunes, surtout en province, qui n'ont personne à qui s'ouvrir, aucune tendresse à glaner. Comme l'a dit un camarade, c'est eux, en toute priorité, qu'il nous faut aider. Par tous les moyens, il faut leur crier que le F.H.A.R. existe. Cela en sauvera pas mal du suicide. Mon amour individuel me procure assez de joie, me rend cette liberté d'esprit sans laquelle je suis incapable de m'intéresser vraiment aux autres. Contrairement à ce qu'on croit parfois, il faut être très heureux pour pouvoir aimer gratuitement, au-delà de soi seul. Mon amour privé me remplit de l'amour de tous les autres. C'est le contraire de l'individualisme petit-bourgeois qui n'aime personne, parce qu'il ne s'aime pas assez lui-même.

Nous développerons les groupements de mineurs qui veulent se faire détourner. Il s'en crée dans quelques lycées et chez les particuliers à Paris.

Bientôt, ils envahiront toute la France.

Un mineur du F.H.A.R.

l'amour sans contrainte

Voilà déjà longtemps que j'espérais ce genre de choses. L'homosexualité passe donc enfin du folklore à la révolution? J'applaudis. D'autant plus que « j'en suis », que j'aime ça; d'autant plus que je me suis retrouvé brimé par les maos et les trotskistes comme « symbole de la décadence bourgeoise ». D'autant plus que j'ai fait un petit tour dans ce qu'on appelle pour les gens bien, « maison de repos », pour les autres « maisons de redressement ou de correction ». Tout ça, pour avoir aimé un gars qui n'avait même pas eu l'occasion de me dépuceler.

... Pour moi, ce mouvement (le F.H.A.R.) ne doit pas rester sectaire et uniquement homosexuel. La révolution doit être intérieure. Plaquer une constitution, aussi bonne soit-elle, sur les gens n'aboutit qu'à un changement de régime — c'est-à-dire à rien. Changer les structures « économico-politico-sociales », c'est beau; mais si les gens ne changent pas leur façon de baiser c'est nul — et s'ils n'en ont pas le droit... alors!...

Alors, avoir le droit d'être pédé c'est la même chose que demander le droit à l'avortement pour les femmes. Toujours, l'exigence première = faire l'amour sans contrainte. C'est de là que part la révolution — la seule.

... Un homosexuel n'est à l'origine jamais un efféminé. C'est le poids de 2 000 ans de préjugés qui ont contraint les homophiles à retrouver en leur sein les mêmes « différences » que chez les êtres dits normaux. C'est le poids de 2 000 ans de mépris pour la femme qui les a jetés dans une fausse féminité, parce que la société a pour culte la virilité en tant que puissance militaire, et que le phallus vénéré s'est toujours assimilé à la matraque.

X. Bordeaux

chacun souffre en silence

Je suis homosexuel depuis la puberté et j'ai... 40 ans (nul ne peut s'en rendre compte, de ces 40 ans, mais ils sont là tout de même). Homosexuel très malheureux et non pratiquant, enchaînés par les ridicules conventions sociales de ce milieu bourgeois dans lequel je vis. Et, croyez-moi,

tout a été orchestré de main de maître, afin que je ne puisse me permettre ce que les « bien-pensants » réprouvent, en quelque domaine que ce soit. C'est le bagne doré dans toute sa splendeur, mais c'en est un vrai.

Bref, c'est en octobre 1970, après 26 ans de cruelle abstinence que je me suis silencieusement révolté. A l'occasion d'un déplacement professionnel dans la capitale, je me suis arrangé pour coucher chez un ami célibataire que je savais équipé d'un seul lit pour deux personnes... La lumière éteinte et prenant mon courage à pleines mains, je l'ai entrepris et contre toute attente je ne me suis pas fait insulter, bien au contraire. Ce soir-là, j'ai « ouvert les fesses » sans crainte d'être pénétré et dépossédé. Quel merveilleux souvenir! Il m'a semblé cette nuit-là renaître dans un monde meilleur. J'ai dû attendre octobre 71, retournant à Paris, pour remettre le couvert. Mais une fois par an ne me suffit pas ou ne suffit plus, et maintenant que j'y ai goûté, les tortures sont bien plus vives qu'autrefois.

Alors, vive le F.H.A.R., avec l'espoir qu'il fera beaucoup pour les amis provinciaux. Je ne puis croire être le seul homosexuel de Nancy, et pourtant, je n'en connais pas, aussi extraordinaire que cela puisse paraître. En vérité, nous sommes nombreux, j'en suis convaincu, mais chacun souffre en silence, se tait et tremble par crainte d'indiscrétion, de scandale, et des représailles redoutables de ceux qui se « croient » normaux et qui souvent se conduisent comme de beaux salauds.

Un de Nancy

Par ailleurs, il va de soi que nous soutenons inconditionnellement toutes les formes de la liberté des mœurs, tout ce que la canaille bourgeoise ou bureaucratique appelle débauche. Il est évidemment exclu que nous préparions par l'ascétisme la révolution de la vie quotidienne.

Internationale Situationniste (août 1964).